

Orientation

de la

République Sociale Universelle



FRONT SOCIAL DU SALUT – Freddy Malot – octobre 1992

Présentation générale

Le maître-mot pour caractériser l'époque contemporaine est celui de décadence de la civilisation.

Le point de départ de l'affaire fut la crise mondiale de la société moderne, la société bourgeoise, en Février 1848, dont le foyer central se trouvait à Paris. Alors, pour la première fois sur le plan national, c'est-à-dire sous forme politique, apparurent face à face "les classes ouvrières" et les classes "possédantes". En dernière analyse, Capital et Salarial apparaissaient ouvertement comme classes "étrangères" unies dans l'antagonisme. Le salariat, quoique marginal encore socialement et animé exclusivement par l'esprit bourgeois poussé à ses dernières conséquences, trahit sa position historique inédite et l'ambition nouvelle qui en est indissociable, en hissant le drapeau rouge sur lequel était écrit le mot "socialisme". Il faut se souvenir que c'est Pierre Leroux qui inventa le nom du socialisme, et que Karl Marx lui préféra celui de communisme.

Devant cette crise ouverte, les classes dominantes coalisées, sous la direction de l'aristocratie financière, se ruèrent dans l'opération de destruction du libéralisme moderne épanoui en 1789. Ce fut l'instauration de la démocratie dictatoriale, caractéristique de l'époque contre-révolutionnaire contemporaine, qui se fonde sur le fait que le Salarial doit être définitivement tenu pour l'"ennemi de l'intérieur". Le fameux chef positiviste E. Littré – de l'Institut – en expose le principe dans "Le National" du 1^{er} octobre 1849 : *"La Chambre des députés est véritablement un pouvoir local. (Il y a) impossibilité pour un tel corps de faire de bonnes lois. Dans le système parlementaire le pouvoir se trouve dévolu aux avocats, aux rhéteurs. (Le) pouvoir central (doit être) chargé non seulement, comme l'ancien pouvoir exécutif, de diriger les affaires, mais encore de faire les lois. C'est revenir, dans les conditions d'une société démocratique, à l'ancienne monarchie, reprendre notre tradition interrompue par le régime constitutionnel"*. C'est effectivement ce que disait Louis XVI en janvier 1793 dans son "Appel à la Nation" : *"Je m'en tiens aux États Généraux, issus des bailliages, que j'ai convoqués librement, et auxquels je soumettais simplement mes propositions ; lors que le Tiers-état, à la faveur de cet événement, décida arbitrairement de se constituer en Assemblée Nationale, il y eut crime de lèse-nation au premier chef"*...

À partir du carnage de Juin 1848, le régime de la démocratie dictatoriale poursuivit sa fuite en avant jusqu'à nos jours, le parasitisme dominant se retournant toujours plus violemment et profondément contre tout le développement civilisé antérieur, poussant l'humanité toujours plus loin sur la pente de la barbarie intégrale. La gangrène "démocratique" exprime simplement le refus toujours plus démentiel de l'issue révolutionnaire à la crise civilisée déclarée en 1848, issue qui porte le nom de République Sociale, ou communisme.

La civilisation, du fait de son caractère antagonique fondamental, de l'exploitation de l'homme par l'homme qui en forme le ressort, dut pour parvenir à son état moderne achevé, traverser deux grandes périodes de décadence : la chute du monde antique et celle du monde gothique. La décadence actuelle, qui accompagne la chute du monde moderne,

Orientation de la République Sociale Universelle

se distingue des précédentes en ce qu'elle n'est plus une crise de croissance de la civilisation, mais la crise finale de la civilisation, qui frappe celle-ci en tant que telle. La décadence contemporaine est dépourvue d'aucun précédent dans la mesure où elle met directement en cause le principe de l'exploitation de l'homme par l'homme, soulève la "Question Sociale" qui est la trame de toute notre histoire depuis 150 ans. Ainsi ne peut-on sauver l'acquis civilisé sans instaurer la République Sociale, de même qu'on ne peut instaurer la République Sociale sans sauver l'acquis civilisé. Mais la République Sociale ne pouvant s'instaurer qu'en délivrant l'humanité de la décadence la plus dramatique et la plus décisive qu'ait rencontrée l'histoire civilisée, c'est à la révolution la plus inédite et la plus radicale que nous sommes entraînés. En fait, l'établissement de la République Sociale, laquelle ne peut qu'être universelle, n'a d'équivalent que dans l'avènement même de l'espèce sociale des hommes, l'inauguration de l'Anthropogène.

L'expression la plus nette de la décadence radicale de la civilisation dont nous sommes les témoins consiste dans l'exhumation à laquelle elle donne lieu des divers éléments appartenant à l'époque pré-civilisée ou époque Primitive de l'humanité.

En tant que telle, cette tendance allant toujours en s'accroissant à "réhabiliter" la société primitive, loin d'être dépourvue de fondement, est au contraire tout à fait légitime et d'actualité. En effet, la crise de l'époque moderne, en posant le problème de la succession, du "dépassement" de la civilisation entraîne du même coup la nécessité de la restauration des conditions primitives.

Cependant dans les conditions de décomposition sociale actuelle, où prime le but "impossible" de prolonger l'ordre civilisé à tout prix, en étant aveugle au fait que cet ordre a épuisé les possibilités qu'il renfermait, l'exaltation des conditions primitives prend exclusivement des formes perverses, proprement "barbares" au sens péjoratif du terme. C'est ainsi, qu'au lieu de faire briller la supériorité de l'ordre primitif sur l'ordre civilisé, telle que l'égalité sociale (liée à la pénurie matérielle) et la mentalité spontanément matérialiste (liée à ce que la réflexivité reste l'apanage de la communauté), ce ne sont que les côtés irréversiblement périmés de l'ordre primitif qui sont "réactivés" : le grégarisme pratique et le ritualisme théorique. Dans la version "démocratique" cela signifia, d'une part une normalisation policière de la société civile, qui se donne comme le comble de la "liberté" ; d'autre part un mode de pensée du genre probabilisme astrologique, qui se donne comme le comble du "rationalisme". Dans la version "fasciste", cela signifie, d'une part l'apologie du particularisme de la Race "supérieure", qui se donne comme le comble de la "fraternité" sociale ; d'autre part l'exaltation de la toute-puissance de "l'acte de volonté vitale" (Rosenberg), qui se donne comme l'expression pure de la "foi".

Rien ne pourra jamais effacer le fait que, depuis 150 ans que l'ordre civilisé est entré en décadence – pour ne cesser d'approfondir celle-ci, ce fut tout spécialement – quoique non exclusivement – dans le mouvement dit "marxiste" que s'est incarnée la volonté la plus lucide et la plus conséquente de riposter à cette évolution barbare. Seuls l'aveuglement des uns et la dépravation des autres peuvent masquer la réalité : les plus grands mouvements dirigés par Marx, par Lénine et Mao, méritent au plus haut point l'estime et le respect pour avoir affronté dans le sens révolutionnaire la crise de la civilisation. Les difficultés rencontrées, les déviations auxquelles ces expériences donnèrent l'occasion, les échecs subis, ne sont, en définitive, eux-mêmes que les effets, directs ou indirects, de l'action

Orientation de la République Sociale Universelle

contre-révolutionnaire de la démocratie dictatoriale poussée à ses extrémités, que le fruit de la décadence civilisée contaminant même les efforts pour s'en délivrer.

Le marxisme, lui aussi, répond à l'exigence de restauration relative nécessaire des données de l'ère primitive, pré-civilisée. Mais c'est pour effectuer la "double négation" de ces deux ères, primitive et civilisée, réunies dans la "préhistoire" au sens vrai du mot. C'est pourquoi le marxisme s'affirme comme mode de pensée que caractérise le matérialisme "critique", réconciliant croyants et athées ; c'est pourquoi également son but social de libre association est un communisme civilisé, réconciliant libéraux et dirigistes.

I- Le travail civilisé

Pour délivrer l'Ouest de la décadence aiguë qui le frappe, il est impératif de constituer un vaste **Front Social du Salut**. Un tel mouvement réglera sa conduite à partir d'un Programme qui sera nécessairement adapté, d'une part aux circonstances diverses de temps et de lieu, d'autre part au degré de puissance acquise par le Front lui-même. Nous pouvons dès à présent cependant déterminer la Direction générale à laquelle devront se conformer les programmes successifs du Front.

En définitive, il s'agit de faire prévaloir les aspirations historiques spécifiques du Salariat, ces aspirations étant inséparables de la préservation de tous les éléments progressifs et "impérissables" de l'ensemble du développement "préhistorique" écoulé. Plus étroitement, il s'agit de relayer de manière révolutionnaire, par delà la décadence présente, l'épanouissement du libéralisme moderne d'avant 1850. Les traits essentiels de l'accomplissement civilisé à cette époque s'expriment évidemment dans la conception alors en vigueur du Travail, en prenant ce terme au sens le plus large de l'activité humaine intelligente. Tout tient dans cette question du travail, matière et esprit, individu et genre humain ; c'est donc un seul et même problème que la République Sociale a pour objet de résoudre, les aspects distincts qui le constituent étant interdépendants.

Sous la forme la plus schématique qui soit, c'est-à-dire en son essence dernière, le Travail dans sa dimension complète se présente comme l'unité "trine" suivante : la Nature, la Société et les Individus.

1- La Nature

C'est la condition même du travail, de l'activité intelligente des hommes ; et condition à un point tel que le travail, au sens restreint de l'"industrie" propre de la société, ne peut à aucun moment se défaire de cette condition générale de la fécondité naturelle. En dernière analyse même, bien que le travail humain soit par ailleurs la "négation" de la fécondité naturelle, il n'est lui-même qu'une expression de cette dernière prise au sens plus large. En fait, pour que le travail soit possible, il faut : d'un côté, que la fécondité naturelle, quoique "aveugle", soit elle-même et réellement intelligible, c'est-à-dire "morale" et "spirituelle" ; de l'autre côté, que le travail humain, quoique "intelligent", soit lui-même et réellement "sensible", c'est-à-dire "physique" et matériel. Le travail n'est donc, finalement, que le mariage de ces deux contraires, qui se retrouvent identiques dans l'activité universelle ou mobilité matérielle.

2- La Société

C'est le lieu propre du travail. En fait, c'est une pure tautologie que de rapporter le travail à la société, puisque ce ne sont là que deux noms différents pour qualifier la même activité intelligente immédiate.

Cependant, ce n'est pas ainsi que l'ordre civilisé envisage la condition intrinsèquement sociale du travail. Ici, le travail se trouve précisément enfermé dans l'horizon social, dissocié de son principe qui est la Nature et de sa fin qui est l'Individu. C'est ainsi que le travail, au sens civilisé, n'est jamais élevé qu'au rang d'une malédiction rédemptrice, ou calamité providentielle.

Toute la légitimité historique de l'ère civilisée, c'est-à-dire du régime reposant sur la propriété privée, dont l'expression directe est la scission sociale en propriétaires exploités et propriétaires exploités, est la suivante : faire que dans les conditions de survie artificielle se développent les éléments préalables complets de l'abondance. Ce point demande quelques explications.

La société primitive maintient les hommes dans les conditions limitées par la survie, mais pour des raisons naturelles. D'où l'égalité sociale régnant alors, l'absence de classes antagoniques. Par ailleurs, les conditions de "survie" évoquées ne correspondent nullement à l'image qui en est fabriquée par la civilisation décadente : de communautés écrasées par les forces de la nature et terrifiées par elles, ignorant toute forme de loisir et de divertissement. L'enquête ethnologique donne un portrait tout différent. Les conditions imposées de survie primitive signifient simplement que le travail humain se subordonne alors directement à la fécondité naturelle, sans plus. Mais cet état primitif est lui-même un processus, de sorte que le développement de la subordination immédiate du travail à la fécondité naturelle engendre finalement, et sans l'avoir voulu, les conditions de l'ordre civilisé ultérieur, donc de la propre ruine de l'ordre primitif.

La société civilisée, qui s'édifie grâce aux conditions réunies par le monde primitif et rejette ce dernier simultanément, fait évoluer les hommes dans des conditions nouvelles, celles de la survie artificielle. Qu'est-ce que cela signifie ? L'artifice consiste dans le fait que les hommes en sont arrivés au point où ils peuvent s'offrir le luxe de travailler dans les conditions de l'appropriation privée des conditions mêmes du travail ; ceci se traduit concrètement par la possibilité acquise de polarisation des propriétaires en exploités et exploités. Le but réel de la chose, quoique nullement délibéré, est le renversement de la relation antérieure entre la Nature et l'Humanité, l'opportunité créée pour le travail humain de se lancer à l'assaut de la fécondité naturelle. Mais la possibilité nouvelle qui apparaît alors ne signifie évidemment pas sa réalisation effective instantanée. L'état civilisé est lui aussi un processus, celui-là même des phases successives de l'épanouissement civilisé, s'étalant sur 25 siècles. C'est pourquoi les conditions civilisées, toutes "artificielles" qu'elles soient relativement aux conditions primitives, ne sont aucunement arbitraires pour autant du point de vue historique. C'est pourquoi également, tant que la "royauté" de l'Homme sur la Nature ne s'est pas déployée complètement, la propriété privée et l'exploitation de l'homme par l'homme restent "civilisatrices", bien que les conditions proprement humaines exprimées par l'"artifice" civilisé ne puissent encore s'imposer que

Orientation de la République Sociale Universelle

dans les limites maintenues de “survie” antérieure. C’est par ce côté que la civilisation, bien qu’opposée à la société primitive, maintient l’humanité dans une condition fondamentalement “préhistorique”.

Il est évident que la multitude, dans la société civilisée, se trouve rivée à une condition de survie artificielle, c’est-à-dire exploitée. Sous des formes différentes, successivement supérieures d’un côté et allant d’une exploitation sommaire à une exploitation intégrale de l’autre côté. L’esclave, le serf et le salarié sont tous réduits à travailler essentiellement pour survivre, ne pas mourir, et non pour vivre réellement. Mais ceci ne porte que sur les conditions naturelles dérivées qui sont faites à la foule exploitée ; quant aux conditions humaines au contraire, c’est la “masse” exploitée qui réellement vit, dans les limites qu’autorise sa condition contraignante d’insécurité et de dépendance. De l’autre côté de la barrière, chez la minorité que forme la classe dominante exploiteuse, le joug de la “survie artificielle” pèse également, quoique de manière inverse : d’un côté, le maître, le seigneur et le capitaliste échappent effectivement aux conditions naturelles de survie, par le privilège même qui leur est accordé de commander et de jouir du luxe ; de l’autre côté cependant, la minorité dominante, prisonnière de ses “biens” et de sa fonction de “direction” sociale, se trouve condamnée à la survie humaine, à une condition de reclus social étranger au peuple.

En définitive, l’organisation sociale civilisée maintient le travail dans le cadre d’une hiérarchie de “royautés” : celle du père de famille (cellule fondamentale, c’est-à-dire unité de base de la propriété privée, où l’appartenance proprement humaine persiste à se définir au travers de la parenté naturelle), celle du patron de l’entreprise et celle du chef de l’État. Cette hiérarchie sociale réelle de l’ordre civilisé rejette en fait les deux extrémités de ce qui est compris sous le nom d’Homme : l’Individu et le Genre humain. Ces deux éléments ne relèvent nécessairement que de l’“idéal” pour la civilisation ; elle en fait des “hypostases”, dont l’une, le genre humain, va se perdre dans la Nature générale en tant qu’espèce ; et l’autre, la Personne, déclarée “sacrée” pour cela-même, relève directement du Créateur, n’est réellement chez elle que dans la société céleste des esprits. Notons à ce propos la fraude opérée par les fascistes, quand ils jettent l’anathème sur la civilisation progressive en lui reprochant son culte de l’individualisme et de l’universalisme : la civilisation n’a jamais prétendu réaliser pleinement les deux choses ici-bas...

Le processus civilisé, déterminé par le régime social qui place le travail dans les limites de la survie artificielle, a pour objet, disons-nous, d’affirmer et de déployer pleinement la primauté du travail humain sur la fécondité naturelle. Notons que ce renversement du rapport primitif s’accompagne nécessairement de l’inversion mentale propre à la civilisation, qui consiste à proclamer la précellence de l’esprit sur la matière. Ensuite, le processus civilisé atteint normalement son terme durant l’étape moderne lorsque, par l’épanouissement de l’industrie, du commerce et de la science, les conditions immédiates du travail se résolvent effectivement en conditions objectives et subjectives “artificielles”, en pur travail accumulé, sous la double forme, d’une part du Capital et d’autre part du Saliariat. Ce dernier élément, le salariat, est en effet de part en part le produit humain achevé de la civilisation, en ce sens que la civilisation a ici accompli son œuvre, à savoir dépouiller la masse du peuple de tout ce qui est “naturel” en elle, de toute aptitude étroitement déterminée, pour engendrer des hommes possédant une pure intelligence, par cela même qu’ils sont délivrés de toute instruction. C’est ainsi que la civilisation a formé, à

Orientation de la République Sociale Universelle

son insu, une race humaine ayant la prétention pressante au développement indéfini de chaque Individu, dans une association embrassant effectivement le Genre humain.

Personne n'a mieux mis en relief le rôle propre de la civilisation relativement au travail que Karl Marx. C'est lui, en effet, qui caractérisa précisément "la grande action civilisatrice du capital". Et : *"Tout le développement de la richesse consiste à créer du temps disponible"* (Fondements – I). Enfin : *"Du point de vue historique, (l'exploitation de l'homme par l'homme) représente une phase de transition qui est nécessaire pour contraindre la majeure partie de l'humanité à produire la richesse pour soi, en développant inexorablement les forces productives du travail social, qui seules peuvent constituer la base matérielle d'une libre société humaine"* (Ch. Inédit). De fait, la règle civilisée peut se résumer dans la formule "travailler pour travailler" ; d'où la protestation permanente qui fut celle de la colonisation civilisatrice à l'égard des peuples primitifs, concernant leur "indolence" obstinée.

Dans les conditions présentes de décadence aiguë de la civilisation, la vieille formule qui régissait l'unité sociale antagonique des exploités et des exploités n'est plus de mise. Aujourd'hui, c'est une oligarchie parasitaire qui domine une foule de salariés tenus a priori pour une masse constituant l'ennemi de l'intérieur et c'est la formule brutale du "travail forcé" qui est à l'ordre du jour. La grande difficulté est de voir la différence entre la civilisation épanouie et sa décadence, entre "travailler pour travailler" et le "travail forcé". N'est-ce pas toujours le même règne de la survie artificielle ?

Et cependant, la différence crève tout simplement les yeux. C'est la différence entre la survie artificielle légitimée par l'essor pour lui-même des forces productives, matérielles et humaines, de la productivité du travail, et le maintien pour lui-même des conditions civilisées qui ont atteint leur but ; ce maintien se transforme par suite en son contraire, devient l'exploitation pour l'exploitation, n'engendre que des forces destructives de la nature, de la société et de la pensée, que l'anéantissement des conditions mêmes accumulées par la civilisation et l'époque primitive qui l'a précédée. À preuve la perception inversée totalement de la science, de l'époque moderne libérale à l'époque contemporaine dictatoriale : d'espoir d'affranchissement pour l'humanité, la science est devenue épée de Damoclès menaçant l'humanité ; menace de destruction de la "couche d'ozone", menace d'holocauste nucléaire, menace de chômage généralisé, instrument "propre" d'hécatombes dans les guerres mondiales, coloniales et civiles, moyen privilégié de "brigades anti-émeutes", procédé magique de fichage général des populations, prétexte au racket de toutes les maffias possibles.

Le travail social de la civilisation, "intéressé", "dualiste", conçu comme une auto-rédemption, se diversifie spontanément en multiples départements pénétrés de l'unité antagonique qui imprègne son essence générale.

D'abord, il y a la grande division entre Pensée et Action, travail mental et travail physique, qui épouse l'unité antagonique civilisée liant l'esprit et la matière. C'est ainsi que le travail mental, qui prétend régenter le travail physique comme son "serf", apparaît comme dogmatique et abstrait, tandis que le travail physique qui en est la base réelle apparaît comme gouverné par la hiérarchie et la subordination.

Ensuite, chacun de ces deux secteurs révèle à son tour son antagonisme inhérent : le travail physique se montre sous son vrai jour, sous la forme de l'État et de l'Argent ; tandis

Orientation de la République Sociale Universelle

que le travail mental se découvre comme le couple antagonique de la Religion et de la Science.

En définitive, l'essence de tout le développement civilisé du travail social, essence qui ne s'étale au grand soleil qu'à l'époque moderne finale, tient entre les deux pôles extrêmes que sont la Religion et l'Argent, jouant respectivement le rôle, dans le système, **de base et de facteur dirigeant**. Et effectivement, les traits saillants de l'époque moderne furent les considérations sur l'Être Suprême d'une part, et la spéculation sur les "effets publics" en Bourse d'autre part.

3- Les Individus

Le tableau du Travail dans l'ordre civilisé ne comprenait pas que la Nature, comme "source" ultime des richesses, et la Société, comme "pacte" intéressé ; il comprenait encore les **Individus**, en tant que ceux-ci sont pris séparément, irréductibles au Contrat de société, Personnes sacrées.

Car on n'était pas assez sot pour ignorer que, hors le travail proprement dit, intéressé, en société, celui-ci se rapportait, quoique de manière asociale, d'une part à la Mère-nature, d'autre part au Génie des hommes. Ainsi, l'arbre social du travail réel plongeait ses racines dans la terre nourricière confiée en usufruit à la famille humaine par Dieu, et il se trouvait couronné par la fleur du Génie des Grands Hommes dont le parfum s'élevait jusqu'au ciel. Par les deux extrémités, la création visible parvenait ainsi à se reposer dans la grâce divine.

La civilisation, en effet, n'appréhendait les Personnes en tant que telles – non pas les pères de famille prosaïque, mais les Individus purs et simples – qu'au travers des Grands Hommes, ceux dignes de devenir des Immortels de l'Académie, ou d'être inhumés au Panthéon. Ces bienfaiteurs de la civilisation, auxquels "l'humanité reconnaissante" rendait hommage, étaient censés mériter le titre d'initiateurs mêmes du corps social au travail intéressé. Eux-mêmes, en qualité d'hommes exceptionnels, étaient jugés comme affranchis en principe de la contrainte sociale, ne devant leur position qu'à des "dons" spéciaux qu'ils mettaient en œuvre "librement". Tels étaient, selon les départements du travail social, les pionniers de l'économie, les grands législateurs de la politique, les maîtres de la science et les sages de la métaphysique.

La foule civilisée pouvait cependant communier avec ces Grands Hommes en s'adonnant, dans la mesure des dons de chacun, aux activités "gratuites" que sont l'Art et la Mystique. Par l'Art s'opérait la culture du "sublime", activité proprement personnelle et gratuite s'offrant à l'homme "extérieur" ; et par la Mystique se cultivait l'activité gratuite suprême, portant sur le "sacré" résidant dans "l'homme intérieur".

L'homme civilisé revendiquait donc comme indispensable l'activité totalement "désintéressée" et complètement extra-sociale de l'Art et de la Mystique pour prétendre, autant qu'il est possible ici-bas, au Bonheur. Sans ce secours, la vie sociale en tant que telle se limitait à "police" simplement les membres des familles dans leurs rapports mutuels, sans parvenir à dompter réellement la bête sauvage se trouvant en chacun. Et concernant la poursuite du bonheur personnel, la vie sociale apparaissait comme simple pourvoyeuse d'une situation matérielle qui pouvait se borner à une saine médiocrité. L'idée d'approcher

Orientation de la République Sociale Universelle

au plus près, dès cette vie, la condition des Immortels, comme fin extra-sociale de la Personne, prit successivement les noms de Félicité chez les Anciens, de Sainteté chez les Gothiques, et de Bonheur chez les Modernes. À bien regarder, Aristote, en son Éthique, en posait déjà tous les principes fondamentaux.

Dans la période contemporaine, de décadence ultime de la civilisation, où les éléments civilisés du travail sont totalement disloqués, l'irrépressible aspiration au bonheur personnel se force encore un chemin, quitte à se placer en dissidence complète avec l'activité intelligente générale. C'est ainsi qu'en lieu et place de l'Art, voie "féminine" au bonheur, l'on préconise l'usage du L.S.D. et autres hallucinogènes, qui ouvrent au "Voyage" dans un espace émancipé du temps. De même, en lieu et place de la Mystique, voie "masculine" au bonheur, l'on préconise le Raja-Yoga, qui permet d'approcher du "Soi", état où la matière et l'ego se révèlent illusion, où l'on se repose dans un temps pur de tout espace.

Résumons en un tableau la structure du Travail civilisé, tel qu'il se donne dans sa forme pure, moderne :

Travail		
I- Mère-Nature (Don général)		
II- Travail intéressé, social (Mérite)		
	Base (Action)	Sommet (Pensée)
A- Physique	Argent	État
B- Mental	Science	Religion
III- Individus (dons particuliers)		

Cette manière civilisée moderne de présenter le contexte du Travail nous apparaît aujourd'hui oubliée et en partie "vieillotte". Cela mesure, non seulement le caractère révolu des conditions civilisées, mais aussi le degré de décadence auquel nous sommes à présent tombés.

II- Le Travail Communiste

A - L'analyse de la décadence civilisée, qui s'accroît depuis 150 ans, dicte aussitôt l'orientation qui doit être la nôtre. Quelques points sont à préciser à ce propos :

En premier lieu, il faut distinguer entre *orientation* et *programme*.

Sortir de la préhistoire et ouvrir l'ère humaine, en se délivrant de l'ordre décadent actuel, telle est l'orientation générale. À partir de là, nous avons besoin d'un programme précis, adapté aux circonstances de lieu et de temps et renouvelé à chaque étape de l'entreprise. Un premier programme de cette sorte n'est pas notre objet proprement dit. Cependant, l'orientation générale qui doit inspirer les programmes successifs peut être développée, en fonction des divers aspects inhérents au Travail dans les conditions civilisées, conditions qui se sont trouvées en crise et dont il s'agit de déterminer l'issue révolutionnaire nécessaire.

En second lieu, se pose la question du Parti et du Front, du parti marxiste et du Front social.

Les "malheurs" qui ont succédé aux succès du socialisme et du communisme ne doivent pas nous aveugler : la nécessité absolue d'un parti marxiste s'impose à nous plus que jamais. Une chose est certaine : c'est que le Parti est essentiellement au service du Front, et non pas l'inverse ! La parole de Marx reste entièrement valable : "*Les communistes ne forment pas un parti distinct*", rival des diverses composantes du Front social. Le Parti marxiste n'est ni une "minorité agissante", ni un "parti de masse" électoral et parlementaire. Nous sommes pour la formule : minorité influente et masse agissante. Mais c'est ne rien comprendre au rôle de ferment "décisif" que doit jouer la minorité influente que de nier la nécessité, pour elle, d'être d'autant plus rigoureusement organisée selon le principe éprouvé du "centralisme démocratique". Dans l'ensemble, en fonction du rôle même qui lui est assigné, le parti doit plus se consacrer au souci de "sélection" de ses membres que se dépenser en efforts de "campagnes de recrutement". En fait, son propre renforcement se mesure à l'essor du Front Social. Ni "révolutionnaristes", ni "réformistes", le parti marxiste doit combiner correctement la nécessaire rupture avec l'ordre civilisé et la préservation du "dépôt" civilisé sans laquelle l'ordre nouveau ne peut s'édifier solidement, comme héritier légitime du développement antérieur. Une dernière question est suscitée par l'expérience écoulée, celle de la position des communistes après la victoire du Front Social. Dans les conditions de l'Ouest qui sont les nôtres en tout cas, il nous semble évident que si les communistes sont parvenus à mener à bien le rôle d'"animateurs" du Front dans les conditions de persécution de la démocratie dictatoriale, à plus forte raison peuvent-ils prétendre inspirer l'édification du socialisme sans "gouverner" d'aucune façon en tant que Parti. L'essentiel est que désormais la réalité du pouvoir est détenue par le Front Social lui-même, c'est-à-dire par le Congrès des Assemblées populaires d'entreprises, auquel se joignent les associations spécialisées de jeunes, de femmes ou de nationalités, ainsi que les

Orientation de la République Sociale Universelle

syndicats et partis subsistants. Si, comme sanction de leur autorité aux yeux du Front, des communistes sont appelés à des fonctions exécutives, telles que ministre, général, etc., il semble inévitable que ces personnalités doivent du même coup être placées en congé du parti, qui garde ainsi les mains libres vis-à-vis d'eux, et reste dans son rôle de "ferment" social. Dans les conditions du socialisme à l'Ouest, le Parti marxiste doit nécessairement, non pas plus, mais moins envahir l'administration sociale directe, que ne le firent l'ordre des Dominicains sous Saint Louis ou le Club des Jacobins sous la Convention.

En troisième lieu, se pose la *question du socialisme et du pré-socialisme.*

Dans les conditions strictes de l'Ouest, il est incontestable que tous les éléments se trouvent réunis pour entreprendre, directement à partir de l'ordre préhistorique antérieur, l'édification du communisme correspondant. Cependant, il ne faut pas masquer les difficultés inévitables de la tâche et qui tiennent toutes à l'hégémonie actuelle de la barbarie sur la planète. Cela entraîne au moins trois conséquences :

- Une première victoire à l'Ouest aura nécessairement une portée immense. Malgré cela, elle ne saurait, d'emblée, avoir qu'une dimension régionale.
- Par suite, outre les destructions et divisions intérieures très graves, elle doit inévitablement déchaîner l'hystérie de l'oligarchie décadente à l'extérieur, tout cela handicapant fortement l'œuvre d'édification.
- De plus, la région ainsi libérée ne pourra se passer de remplir son devoir de solidarité active avec toutes les forces progressives du monde et, en tout premier lieu, avec le vaste océan des pays du Sud ayant à se proposer le but du pré-socialisme. Cette mobilisation "internationaliste" doit également peser sur le développement local pendant une période relativement longue.

En quatrième lieu, il nous faut nettement distinguer entre *programme minimum et programme maximum.*

Ce point est de la plus grande importance, étant donné que la confusion entre les deux choses fut finalement à l'origine de tous les dérapages, à "gauche" comme à "droite".

En réalité, s'il est très difficile dans la pratique d'articuler la lutte présente contre "l'enfer" capitaliste et la lutte pour le "paradis" communiste futur, la chose n'est pas si ardue en théorie. Le principe est le suivant :

- Dans les inévitables et impératives "lutttes revendicatives", les salariés, liés au reste du peuple, se trouvent en réalité entraînés à défendre l'ordre existant qui, livré à lui-même, s'avère incapable de préserver la condition des salariés en tant que libres exploités. L'intervention énergique et déterminante des salariés dans cet esprit s'impose d'autant plus dans les conditions présentes de domination d'une simple oligarchie parasitaire.
- Mais il faut souligner deux aspects caractéristiques de cette lutte de "résistance", qui vise spontanément à exiger de simples conditions "normales" au salarié et se propose donc, dans cette mesure, non pas d'ébranler le système, mais de le consolider. Tout d'abord, dans cette intervention, les salariés agissent en réalité non pas précisément en tant que "classe", mais seulement en tant que citoyens ordinaires, responsables d'un ordre social général et ne se distinguant que par leur nombre, la masse qu'ils représentent dont ils tirent toute

Orientation de la République Sociale Universelle

leur force. À ce titre, le but de la “résistance” est simplement d’obliger la classe dominante à faire son devoir, à prendre les mesures qui justifient sa position. Par suite, il ne peut être question que les “revendications” de ce type soient assorties de quelque “sacrifice” que ce soit du côté du salariat. En second lieu, il ne faut pas perdre de vue que la “résistance” des salariés et du peuple, bien qu’impérative et vitale, est en même temps tout à fait “vaine” si l’on peut dire, quant à son résultat social et même économique, dans la mesure où elle ne débouche pas sur son contraire, c’est-à-dire une “attaque” explicite du système. Dès 1847, Marx soulignait fortement ce point, qui ne dérouta que les esprits rebelles à toute “dialectique” : *“Même la situation la plus favorable améliore la situation matérielle du (salarié) aux dépens de sa situation sociale. L’abîme social qui le sépare du capitaliste s’élargit. La condition la plus favorable pour le travail salarié forge les chaînes dorées avec lesquelles (la classe capitaliste) traîne à sa remorque la classe salariée”* (Travail salarié et capital).

• Ainsi, le véritable fruit dernier de la lutte de résistance des salariés est qu’elle les éduque, les organise, les expérimente, développe par cela-même sous forme embryonnaire la “citoyenneté sociale” de la société future, affirme le salariat comme classe virtuellement héritière du développement civilisé écoulé de l’humanité. Mais ce n’est que dans le renversement effectif de l’ordre politique parasitaire existant que les salariés s’affirment réellement pour la première fois comme classe ; et c’est dans la capacité démontrée de diriger l’édification de l’ordre communiste que ce caractère s’épanouit vraiment de manière positive.

Nous pouvons en dernier lieu aborder le contenu proprement dit de l’orientation du Front Social.

D’une manière générale, ce contenu consiste tout entier dans la reconsidération nécessaire du Travail tel que l’envisageait l’ordre civilisé et qui s’est lui-même trouvé dans l’impasse lors de la crise de 1848. Le régime civilisé, ayant pour base la propriété privée et pour principe l’exploitation de l’homme par l’homme, a depuis longtemps atteint ses limites, au point de se transformer en cauchemar pour la planète. Ce système, qui consistait à organiser la survie artificielle, à “travailler pour travailler”, a produit le résultat inconscient qui le justifia historiquement : réunir les conditions préalables complètes de l’abondance, autrement dit les conditions de la propre ruine de ce régime.

•••

B- Le contenu de notre orientation peut encore se préciser en considérant séparément chacun des aspects essentiels du travail abordé dans son contexte entier :

1- La Nature

Les conditions contemporaines de décadence civilisée donnent le plus grand relief à la dimension naturelle du travail, dans le sens que nous donnons à l'expression, sous la forme de la crise spécifique du travail envisagé sous cet angle, crise qui porte le nom de "défi écologique".

Mais il ne suffit pas, hélas, de déclarations pontifiantes sur l'"éco-système" et de l'institution d'un quelconque ministère consacré à la "protection de l'environnement" pour régler le problème. Au contraire ! Ceci ne constitue que l'aveu officiel de la décadence contemporaine en une de ses conséquences et de l'aggravation croissante de cette décadence. Ce ne sont que nouveaux prétextes à irresponsabilité, gaspillage et bureaucratisation sociale. Le cœur du problème réside, à l'évidence, dans les conditions intimes qui sont faites au travail dans la Société. Or, il ne peut à aucun point de vue être question de cela dans les conditions présentes de dictature démocratique et de Parasitisme dominant. L'aveu en est d'ailleurs fait ouvertement quand on nous déclare que relever le défi écologique se réduit à "gérer le progrès technique" ! La civilisation progressive elle-même, depuis longtemps révolue, n'a jamais pu considérer la "Mère-Nature" que sous la forme de monde "extérieur", "terre vierge" à coloniser unilatéralement, ou "matière première" susceptible de simple appropriation humaine. Ainsi, vis-à-vis de la nature dite "extérieure", il en va de même que dans la relation que la civilisation envisage entre un État "souverain" et l'environnement politique dit "étranger" : seules des relations de fait – paix ou guerre – sont concevables, mais en aucune manière des relations de Droit, malgré tous les faux-semblants d'un prétendu "droit international". C'est pourquoi on nous avoue sans ambages : "Il n'existe pas de code de l'environnement à proprement parler" (Le Particulier) ; ajoutons : l'ordre civilisé décadent ne peut pas en avoir.

2- La Société

La civilisation voyait le travail comme étroitement limité à son horizon social, en fait comme obligation consentie au sein de l'État. Le consentement, en obligation de conscience, venait finalement de la Foi religieuse, laquelle comprenait l'adhésion délibérée à un précepte du type "tu travailleras à la sueur de ton front". Et l'État venait épauler le droit de Dieu en lui prêtant son "bras" de justice qu'il montrait autant que possible "pour ne pas s'en servir". Dieu et l'État, cependant, n'étaient que les "superstructures" respectives de la Science et l'Argent. Ainsi se trouvaient réunis les "quatre éléments" de l'ordre civilisé. Toutefois, d'un point de vue plus fondamental, l'ordre civilisé se dédoublait en deux sphères : Pensée et Action ; la pensée, superstructure de l'édifice, unissait Dieu et la Science, tandis que l'action, base de l'ensemble, unissait l'État et l'Argent.

De toute façon, les quatre éléments, absolument solidaires quant à leur signification et leur portée historique, furent, chacun pour leur part, l'âme même de l'aventure civilisée. C'est à ces quatre éléments indissociables qu'elle dut son essor à la fois fulgurant et

Orientation de la République Sociale Universelle

lumineux, relativement à l'histoire primitive de l'humanité qui apparaît, auprès d'elle, tout à fait stagnante et grise. Ce beau temps de la civilisation florissante étant révolu, chacun des éléments constitutifs solidaires de la civilisation s'est transformé en son contraire et apparaît sous une forme perverse et odieuse. C'est là cependant où réside un grand danger. Car l'ordre communiste à bâtir ne dispose de rien d'autre, comme premiers matériaux, que ceux qu'il peut retirer des ruines de l'ordre civilisé.

Concernant ce rapport d'ensemble du travail social, rapport équivalent à celui de la pratique et de la théorie, l'inversion spiritualiste propre à l'ordre civilisé a eu l'avantage inestimable de déclencher l'“**initiative**” des hommes. Mais, s'agissant simplement de l'initiative des Familles au sein de l'État, il n'a jamais été question, finalement, que de “gérer” au moyen de l'esprit l'impulsion aveugle de la matière, d'habiller des “besoins” exerçant leur pression incontrôlée à l'aide d'“aspirations” construites inconsciemment à leur mesure.

L'ère humaine devant succéder à l'ère civilisée réclame un mode d'action qui donne à l'initiative toute sa dimension en la rendant éclairée et lucide. Il faut à présent que la liberté aille jusqu'à **contrôler** ce qui la conditionne, et par cela même la fonde.

a) Argent/État :

En nous attardant au rapport propre constitutif de l'Action, nous découvrons une exigence correspondante. Ici, c'est la “**responsabilité**” qui surgit en même temps que la propriété privée et le citoyen. Mais il ne s'agira finalement que de l'art d'administrer “légalement” l'anarchie inhérente au marché.

L'ère réellement humaine, qui doit succéder à l'ère civilisée, réclame une planification consciente des nécessités économiques.

L'État :

Quant à la fonction spécifique de l'État, dans l'ordre de l'Action, la civilisation a fait apparaître l'organe d'une “**autorité**” légitime. Mais cela n'ira jamais plus loin que le fait, pour les membres de la classe dominante, de se déclarer “souverains”, dans la limite où ils confessent ensemble qu'ils ne peuvent se passer de gendarmes, à l'égard desquels chacun séparément se reconnaît réduit à l'état d'enfant exigeant d'être protégé.

L'ère réellement humaine, qui doit succéder à l'ère civilisée, exige une effective harmonisation de l'État de la société civile, autrement dit que le vieux “gouvernement des hommes” fasse progressivement place à la simple “**administration des choses**”. Relativement au programme “minimum” du Front Social, c'est-à-dire avant sa victoire, cela signifie mettre essentiellement l'accent sur la lutte contre la **lèpre militaro-policière** qui s'étend progressivement sur le corps politique de la civilisation décadente.

L'Argent :

Durant l'ère civilisée, l'argent ne fut pas seulement “le nerf de la guerre” ; ce fut réellement le fouet magique qui fit exploser les forces productives caractéristiques de cet ordre, par le seul moteur de l'“**intérêt**” privé. Mais cette œuvre décisive, la civilisation n'a jamais pu la porter au-delà d'un attachement obstiné à l'augmentation du “rendement”,

Orientation de la République Sociale Universelle

c'est-à-dire dans le cadre du régime perpétué de la "survie" artificielle, pour seulement en abaisser le "coût".

L'ère réellement humaine, qui doit succéder à l'ère civilisée, utilise nécessairement les fruits de cette dernière pour rompre de façon décisive avec ses limites, en se proposant comme règle économique de base l'instauration du **Minimum Vital Gratuit**. Désormais, selon les possibilités existantes, il doit être établi que les conditions simples de survie sont acquises par la seule appartenance à l'association humaine, sans référence aucune à une situation "active" et des "cotisations" correspondantes. Le stimulant de l'intérêt ne peut jouer que pour ce qui excède ce droit social fondamental.

Le socialisme brise ainsi avec le système de décadence civilisée, qu'expriment les institutions de "protection sociale". Le système des "Assurances sociales" n'établit rien d'autre qu'une absurde socialisation de l'insécurité ; il est humiliant pour ses "bénéficiaires", négateur de toute responsabilité formelle pour les producteurs et agent puissant d'aggravation du parasitisme politique. Seule, d'ailleurs, l'adaptation de la règle du minimum vital gratuit peut légitimer les mesures "dictatoriales" nécessaires d'"expropriation des exploités". À quoi riment, autrement, les comédies alternées de "nationalisations" et "privatisations" !

b) Science/Religion

Ici, nous passons à l'examen de la "superstructure" du travail strictement social. Cette superstructure de la Pensée – ou travail mental – joue "normalement" le rôle, d'abord d'anticipation fondée, puis de simple reflet actif, et enfin d'entrave embarrassante, relativement à l'Action – ou travail physique – dont elle est indissociable.

Cette question un peu difficile (moins cependant qu'il n'y paraît) est de première importance, puisqu'elle engage tout notre mode de pensée, consolidé depuis 25 siècles pour le moins. Donnons donc à ce point quelque développement. L'intelligence réelle du problème récompense généreusement des efforts qu'on peut lui consacrer.

L'immense bond qu'effectua l'effort civilisé fut d'élever la Pensée jusqu'à l'exigence de l'"abstraction", forme de la pensée ignorée par l'humanité primitive. Cependant l'œuvre civilisée se limita à forcer le travail mental à se donner pour cadre la forme progressivement parfaite du Préjugé pur. L'abstraction, ou pensée réflexive, qui fait l'honneur de la pensée philosophique, ou civilisée, apparaît comme évoluant dans les bornes étriquées de l'idée préconçue, de l'Apriorisme, de deux manières complémentaires : objectivement, la pensée civilisée est commandée par l'idée de l'"être", de sorte que l'histoire s'avère un simple prétexte à manifester l'immuable ; subjectivement, la pensée civilisée est commandée par l'idée d'"identité", de sorte que la logique semble n'être que l'occasion de faire briller la tautologie. Quant au travail mental effectif, en qui s'unissent l'objectif et le subjectif, il est commandé par l'idée du "vrai", de sorte que la pensée vivante, union de la pratique et de la théorie, du Oui et du Non, n'apparaît que comme un jeu destiné à évoquer l'absolu. Par suite, la pensée civilisée se montre comme revêtant nécessairement les caractères suivants : elle est objectivement spiritualiste, subjectivement formaliste, et concrètement intellectualiste.

Orientation de la République Sociale Universelle

L'ère réellement humaine, qui doit succéder à l'ère civilisée, exige que la pensée réflexive s'émancipe du joug de l'apriorisme. La pensée, cessant d'être enserrée dans la camisole du préjugé en particulier, et du fétichisme en général, devient pensée proprement dite, ou Pensée critique. La pensée critique, ou pensée libre, n'admet d'autre a priori objectif que l'histoire. Son a priori subjectif prend la forme de la logique des contraires. Le travail mental proprement dit adopte la pratique comme critère décisif de toute théorie.

Paradoxalement, la pensée libre, ou "matérialisme critique", revendique le titre d'héritier légitime du spiritualisme complet qui fut l'âme de la pensée philosophique, le flambeau de toute la civilisation. C'est que le matérialisme critique se borne à "retourner" l'unité antagonique antérieure de l'esprit et de la matière, de la foi et de la raison, que tout le développement civilisé de la pensée avait eu pour résultat de porter à sa plus simple expression. Le marxisme s'affirme sans réserve comme l'héritier direct du spiritualisme civilisé, par exemple à travers la déclaration suivante d'Engels : "*La matière, comme telle, est pure création de la pensée et pure abstraction*" (Dialectique de la Nature).

L'époque contemporaine, marquée par l'agonie du Préjugé, se contente de maintenir par la violence la forme usée de la pensée civilisée. Le résultat en est qu'en lieu et place de l'unité antagonique de la foi et de la raison, se développent deux formes rivales de manichéisme radical : d'une part, la forme "démocratique" où, sous couvert de préservation de l'"universalisme" de la raison, ne s'exprime qu'un cléricisme privé de toute foi ; d'autre part, la forme "fasciste" où, sous couvert de préserver le "feu" de la foi, ne s'exprime qu'un fidéisme morbide, se proposant d'"éveiller l'âme de la race" (Rosenberg), au prix de la négation déclarée de la raison.

Bien que l'avènement de la pensée critique soit historiquement déterminé par l'achèvement moderne de la pensée civilisée et la crise du fétichisme préhistorique qui en résulta, l'épanouissement de cette pensée libre ne peut être le fruit d'une quelconque "conversion" purement spirituelle, organisée par des "missionnaires", et recueillant rapidement l'adhésion générale. La pensée libre est précisément "critique" parce qu'elle sait ne pouvoir s'enraciner qu'au rythme même de la refonte générale du Travail, de la pénétration de l'activité intelligente des hommes par l'idée de gratuité. C'est pourquoi une période de transition, nécessairement prolongée, est indispensable à l'extinction de la pensée civilisée commandée par le préjugé. Durant cette période, une inévitable et fertile alliance doit être méthodiquement conduite entre les pensées respectives de Marx et de Kant.

Dieu :

Si nous examinons séparément le problème de la Religion, c'est-à-dire de Dieu, nous y voyons l'expression la plus nette de l'exigence, de la part de la pensée civilisée, d'une rationalité conséquente du réel. Mais cette exigence, la pensée philosophique n'a finalement jamais pu lui répondre autrement qu'en proclamant la nécessité impérative et positive du Mystère comme fondement même de la Raison, et en poussant toujours plus cette proclamation vers sa formulation parfaite, pure et simple. La pensée moderne arrivant à ce point de pureté de la foi en Dieu avec le Déisme, ou "religion naturelle", Dieu se présente alors simplement comme "l'Être des êtres". Dieu, au sens moderne, n'est plus enchaîné à une révélation déterminée, par exemple lié géographiquement à Jérusalem ou

Orientation de la République Sociale Universelle

La Mecque, ou chronologiquement au point zéro du calendrier grégorien ou de l'hégire. Il est au contraire ce que recherchaient maladroitement ces révélations déterminées, se révélant précisément partout et toujours, dans la raison intime de chacun, qui est à ce titre son propre "prêtre" et dans le fait extérieur immense de la Nature qui manifeste son "Auteur". Kant disait de Dieu que l'on DOIT le penser, bien qu'on ne puisse le concevoir. La métaphysique, arrivée à ce point, déclare que Dieu est le mystère pur, que la raison objective et la raison subjective présupposent nécessairement et qu'il est indigne pour la Raison complète d'esquiver. Simultanément, c'est une indignité à l'égard de Dieu de se proposer de bâtir une science particulière quelconque du mystère sous la forme des théologies rurales, avec une liturgie déterminée qui en serait le complément. Hors la nécessité d'ordre public de placer l'humanité sous les auspices de l'Être Suprême, le seul culte privé qui ne soit point irrespectueux vis-à-vis de Dieu ne peut consister qu'à s'attacher de la manière la plus sincère et constante à faire rayonner la raison par la science et la moralité. L'"autre vie", véritable et éternelle, sera la récompense de cet attachement que tous nos efforts ici-bas ne peuvent porter à sa perfection. Alors, les âmes les meilleures, désormais en présence de l'évidence absolue, définitivement préservée de tout doute de l'existence de Dieu, la substance propre de Dieu restera éternellement étrangère à toute âme, même bénéficiant d'une paix bienheureuse.

Dieu, au sens moderne achevé, se présente comme l'Être insondable, en qui se confondent mystérieusement les extrêmes antagoniques du fini/infini mathématique, sa substance ne pouvant donc être que celle d'un Esprit pur. Il est le couronnement nécessaire du monde sensible que nous connaissons, celui-ci étant peuplé d'"êtres" ordinaires et dont les "dimensions" sont simplement celles du défini/indéfini.

Le matérialisme civilisé protestait de façon légitime, mais néanmoins radicalement impuissante, contre l'inversion mentale attachée à la Foi. Ce qu'il importe de bien noter, c'est que ce matérialisme progressif est lui aussi entré en crise avec la crise du spiritualisme dominant de la civilisation. Et de même que la Grande Mystique civilisée a dégénéré en occultisme repoussant, le Grand Matérialisme civilisé se trouve frappé d'une décomposition parallèle. Il nous faut non moins dénoncer la vulgarité des initiés de la "religion athée" de l'époque contemporaine, regroupés dans la secte de la "Libre-Pensée". L'exact pendant barbare, à "gauche", de la barbarie spirituelle de "droite" représentée par le Cléricalisme politicien hypocrite et le fanatisme de "l'âme de la race", peut être caractérisé de la façon suivante : d'une part de prétendus "modérés" pratiquant massivement l'hypocrisie laïque strictement politicienne ; d'autre part les fanatiques de "Ni Dieu ni Maître" du type "La Calotte". L'ensemble de ces matérialistes décadents se gaussent de la formule attribuée à Tertullien : "Je crois parce que c'est absurde", sans soupçonner un seul instant que cette formule profonde concentre toute la spiritualité authentiquement civilisée.

L'ère humaine véritable, qui doit nécessairement succéder à la civilisation, réclame une refonte totale de l'idée même de Dieu. Le dogme civilisé étant écarté, il reste de Dieu le Rapport purement intelligible de la Réalité universelle, exactement reflété dans la Contradiction constitutive de la pensée vide de tout objet, se réfléchissant elle-même comme pure conscience. La Réalité totale, ainsi entendue comme Rapport des rapports est, rigoureusement parlant, la seule et unique chose que l'on puisse "définir", dont on puisse dire qu'elle "est". Elle est donc non seulement on ne peut plus réelle, mais aussi dépouillée

Orientation de la République Sociale Universelle

de tout “mystère”, absolument rationnelle. Cependant, dans le même moment, ce Rapport est le seul dont on ne puisse déduire quoi que ce soit, puisqu’il n’est plus, à aucun titre, une “chose”, même surnaturelle, “superlative”. Il ne peut gouverner, ni ouvertement ni en sous-mains, aucune de nos “inductions”. Malgré tout, la claire conception de ce Rapport purement intelligible de la Réalité universelle est l’idée la plus précieuse de la pensée critique, en tant que garde-fou permanent contre la résurgence insidieuse du Préjugé et du fétichisme.

Notre “foi” critique réalise en fait l’idéal rêvé par les Croyants d’antan. Ces derniers n’ont eu de cesse de purifier la foi spiritualiste en traquant inlassablement, en passant par de grandioses révolutions spirituelles, “les” superstitions au pluriel. À la fin, ils n’ont laissé que la Superstition au singulier exprimée par l’Être Suprême, contre laquelle le spiritualisme complet ne pouvait évidemment rien. On peut dire que la pensée Critique, en ruinant l’idée classique de Dieu, non seulement lui rend le plus grand hommage, mais en émancipe également ce qui était impérissable en elle.

La science :

La civilisation, à plus d’un titre, résume en quelque sorte la mission qui fut la sienne par l’avènement de la Science, qui prenait le relais de la Magie primitive.

Le côté éblouissant de la science, des connaissances positives sous la forme civilisée, c’est la volonté déclarée des hommes de **se rendre maîtres** des choses du monde. Mais la science, s’envisageant comme souveraineté “extérieure” et unilatérale d’un “sujet” sur un “objet”, n’eut jamais d’ambition allant au-delà de l’édification et du perfectionnement d’une “Physique”, à l’exclusion de toute science “Morale” proprement dite, prenant les sujets eux-mêmes pour objet. Ce ne sont pas les pseudo “sciences humaines” de la décadence civilisée qui doivent nous induire en erreur à ce propos. La science de la Nature donc, va simplement se proposer de “définir” chaque objet, c’est-à-dire le présupposer fixe, ou immobilisé artificiellement : la terre est ronde, Paris est en France, le point d’ébullition de l’eau est 100°C, etc. La définition se consolide véritablement quand elle prend forme de “lois”, elles-mêmes groupées en un “système” théorique unifié. À l’époque moderne, la science atteint son plein épanouissement. Alors, toute chose est considérée comme un objet virtuel d’“expérience” pouvant être “méthodiquement” conduite, “contrôlée” de bout en bout, susceptible de “mesure” rigoureuse, le phénomène se prêtant à “vérification” par sa reproduction possible à tout instant à notre initiative. La suprême consécration de la science est d’emprisonner son objet dans une “formule mathématique”. Le sommet de la science, indépassable, ce fut l’irruption du système de l’Évolution, proscription systématique de tout “miracle” déterminé dans l’“univers sensible” livré à la science. Cependant le paradoxe de la science éclatait simultanément, puisque l’Évolution confrontait désormais directement le principe à présent revendiqué du Devenir et l’objet propre et inchangé de la science, qui était plus que jamais de définir des “êtres” fixes se conformant au postulat mental de l’“identité”.

Si les “merveilles de la science” sont incontestables, il faut également signaler qu’elles se paient d’une auto-duperie des savants dont le moindre sauvage était préservé. D’abord quand je dis que la terre n’est “pas” plate, carrée, cylindrique, etc., “mais” ronde (sphérique), je laisse de côté que toutes ces formes, quelles qu’elles soient, ne tiennent

Orientation de la République Sociale Universelle

qu'abstraction faite du temps : la terre n'"est" d'une forme déterminée, peu importe laquelle, que tant qu'elle existe ! Ensuite, une fois la définition appropriée "découverte", en quoi consiste la "vérité" obtenue ? Parmi le nombre indéfini de caractères qui s'appliquent à une chose, j'en ai simplement sélectionné un seul, jugé essentiel, relativement à tous les autres jugés "accidentels". Cela n'a pas d'autre portée que ceci : le caractère essentiel est celui, éprouvé par la pratique, qui, relativement aux besoins présents, peut être considéré comme un maillon décisif, dont la maîtrise entraîne toute la chaîne des "caractères secondaires". Je ne suis point en droit, cependant, de déclarer que la chose se trouve définie "absolument". Ainsi, la cerise est certes un "fruit", mais elle peut aussi se classer parmi tout ce qui a forme de "bille", ou tout ce qui contribue à former la couleur "rouge", et ainsi de suite de manière indéfinie. Qu'en est-il donc des caractères secondaires indéfinis et donc inconnus ? Peut-il exister des cerises bleues ? Ne mange-t-on pas des pétales de roses comme des fruits ? Y a-t-il un véritable abîme entre un fruit et un féculent, et ainsi de suite ? Bref, la "définition" ne pose un savoir précis qu'en proclamant simultanément une ignorance encore plus grande. *"Toute détermination est négation"* (Spinoza). Enfin, chose devenue très importante, du fait que la science présuppose que le monde est un "laboratoire", où le contexte des phénomènes est jugé stable ou rendu tel, on "néglige" du même coup le fait que nos propres expériences n'échappent pas à la loi historique générale du monde, et bousculent également de leur côté les "données". C'est ce que fait ressortir violemment de nos jours le progrès technique accumulé de la civilisation. Si je coupe un arbre, je puis me chauffer en hiver ; mais si je coupe "tous" les arbres, il est possible que je fasse disparaître l'hiver et que les hommes soient grillés par le soleil ! Ainsi, l'écologie se montre elle-même prisonnière de la duperie scientifique quand elle parle de "préserver les équilibres naturels". Notre problème est bien plutôt de diriger les déséquilibres inhérents à l'"ordre universel".

L'ère humaine véritable, qui doit succéder à la civilisation, réclame évidemment une refonte totale de la notion classique de "science". Il s'agit désormais de prendre pour "objets" de simples **rapports déterminés**, concrets et transitoires, selon leur propre unité contradictoire intime. Cette unité contradictoire, envisagée de manière conséquente, est jugée lucidement comme simple contradiction "fondamentale" relativement à la pratique, parmi un nombre indéfini d'autres rapports internes, et connue comme indissociable d'un océan de rapports externes. Enfin, nous savons que si "le fer n'est pas battu tant qu'il est chaud", la contradiction fondamentale elle-même risque d'être alors supplantée par une autre.

En définitive, le mode de pensée critique, ou marxisme, apporte l'idée d'une science unique et globale, se résumant en Histoire. Ici, l'humanité se trouve enfin admise comme objet de "science exacte" ; réciproquement, l'exploitation de la nature se met à l'école de la science sociale, puisqu'elle ne soulève, elle aussi, que des "problèmes" historiques. Depuis l'origine, le marxisme proclame l'inanité des prétendues "lois immuables de la nature", considérées comme formant l'essence même de la science. L'absolu effectif, constituant toute connaissance vraiment positive, se trouve ainsi dans le relatif ; et, en dernière analyse, *"il n'est d'immuable que le changement"* (Lénine).

3- Les Individus

Le régime de la libre association générale, qui doit évidemment succéder à celui de l'exploitation de l'homme par l'homme, réunit le travail étroitement social avec sa condition et son but, avec la Nature féconde et le Bonheur de chacun. Les bornes entre lesquelles se trouvait enfermé l'homme civilisé réel, la famille et l'État, se trouvent brisées, et ce que la civilisation n'a jamais pu envisager autrement que comme un rêve, l'unité réelle du genre humain et **l'épanouissement proprement dit** des personnes individuelles, peut devenir enfin réalité.

Le communisme n'a en effet de sens que si, comme disait Marx, il achemine le travail – ou activité intelligente générale – de l'état antérieur de calamité providentielle vers un état nouveau où il se développe comme le “premier besoin vital” des hommes. Autrement dit, le travail futur doit se trouver progressivement pénétré tout entier de ce que la civilisation tenait pour activité “gratuite”, la Mystique et l'Art.

L'orientation d'ensemble du parti marxiste est toute entière contenue dans l'idée d'affranchissement de l'activité intelligente, du Travail. Son objectif complet porte un nom : **République Sociale Universelle**.

Selon l'horizon antérieur étrié de la civilisation, le travail ne pouvait se concevoir au-delà des possibilités offertes par la propriété privée qui en était la base. Finalement, travailler se réduisait à “gagner de l'argent” et laissait l'humanité enfermée dans les bornes de sa misère préhistorique. Il est trois choses que la civilisation ne pouvait réellement ni comprendre ni prendre en considération : l'Histoire, le Travail et la Pensée. L'Histoire n'était vue qu'à travers le préjugé d'un Ordre du monde sensible, où l'inédit restait sous la coupe de l'invariable. Le Travail n'était vu qu'à travers le préjugé d'une Norme sociale, où la richesse restait sous le joug de la pénurie. La Pensée n'était vue qu'à travers le préjugé d'une Discipline spirituelle, où l'intelligence restait servie de “principes premiers indémontrables”.

L'avènement de la République Sociale Universelle a bien sûr pour condition décisive le déploiement de l'esprit en un mode de pensée Critique, le dépérissement du Dogmatisme civilisé. Mais à son tour, la pensée critique ne pourra porter tous ses fruits qu'après le renversement du système présent d'exploitation de l'homme par l'homme archi-décadent. L'humanité communiste ne grandira donc finalement qu'à mesure où il sera procédé au dépérissement de l'Argent.

L'humanité civilisée elle-même ne cessa de soupçonner, sans jamais caractériser la chose directement, que l'Argent, ressort magique de la civilisation dans tout son côté brillant, était appelé à apparaître comme le véritable Satan, “le dieu de ce système des choses” (II- Corint. 4) qu'il nous faut aujourd'hui défier : c'est vaincre ou mourir.

Annexes

DROIT DES GENS SOCIAL

Aucune issue ne s'offre au peuple mondial si on ne commence par combattre résolument l'excroissance du "Droit du Travail".

En effet, ce chancre du Droit du Travail, que des bureaucrates prostrés et insolents à la fois, nous font passer pour l'expression des "acquis sociaux", n'a de sens que relativement à l'époque de décadence civilisée finale qui s'est ouverte après 1848. Cette époque "Contemporaine", à laquelle nous appartenons encore, est celle du capitalisme parasitaire et de la "démocratie" dictatoriale. Le Droit du Travail n'est rien d'autre qu'un élément constitutif essentiel de cet état de décomposition sociale ultime de la civilisation, de l'ordre qui caractérise en même temps la fin de la préhistoire humaine. Le Droit du Travail proclame l'acceptation de la décadence et la volonté de l'"aménager", de l'accompagner dans son approfondissement incessant. Cette apologie objective du capitalisme parasitaire montre seulement le degré d'avilissement des "chefs ouvriers" qui s'en font les laudateurs ; elle est simultanément le pire affront que puisse recevoir le monde salarié, sur lequel repose tout l'espoir de la République Sociale Universelle.

S'affranchir du Droit du Travail prisonnier de la décadence civilisée, c'est développer une conception saine et digne du Droit Social, ordonné à l'impératif et à l'exigence de rompre avec l'ordre préhistorique aujourd'hui à l'agonie dans lequel le travail est borné par le strict besoin de "survivre", et qui menace à présent le genre humain d'autodestruction.

Ce que signifie le Droit Social ainsi envisagé, on peut le montrer par référence au vieux "droit des gens", en substituant simplement aux États politiques les Classes sociales. Une telle "traduction" du droit des gens dans la langue sociale, faite à partir du Précis de Brentano-Sorel de 1877, nous donne un parfait Abrégé de Droit Social. Le texte qui suit en fournit la vérification.

1- Droit négatif

Les Individus (familles) rassemblés dans l'État ne sont pas en rapport antagonique ; et pourtant, en tant qu'ils appartiennent tous à un ordre polarisé en **Classes** – où les exploiters dominent les exploités – des intérêts et des opinions inconciliables gouvernent leur existence.

"Les (Classes) constituées sont **souveraines**. (Elles) ne sont égales qu'en théorie. Ces mots (classes) souveraines désignent des (classes) parfaitement inégales en droits et en forces. Lorsque les (classes) souveraines contractent entre (elles des obligations), ce contrat, encore que résultant d'une égalité abstraite, démontre presque toujours l'inégalité réelle des contractants. En dehors de l'application qui en est faite, l'égalité des (classes) n'est qu'un mot sans portée. Entre (classes) il n'y a point de lois communes ; l'égalité n'a d'autre fondement et d'autre garantie que les mœurs des hommes".

Orientation de la République Sociale Universelle

“Les (classes) ne sont **responsables** que devant (elles)-mêmes. L'idée d'une responsabilité réciproque est contradictoire avec l'idée de souveraineté. Les (classes) sont seules juges de leur responsabilité ; (elles) sont toujours maîtresses de sortir du régime de droit qui est la paix, pour entrer dans celui de la force et de la nécessité qui est la guerre. Tels sont les principes ; ils ressortent du caractère même des (classes). Mais si les (classes) prenaient ces principes à la lettre, (elles) seraient perpétuellement en guerre. (Elles) ont senti la nécessité de tempérer dans la pratique l'extrême rigueur de ces effets de la souveraineté. (Chacune) a constaté qu'(elle) devait, en certaines circonstances, agir comme si (elles) étaient responsables. Il s'est ainsi établi des pratiques tendant à réparer pacifiquement les violations du droit. Mais ce n'est pas un droit qu'(elles) se concèdent, car leur souveraineté en serait altérée, c'est un devoir qu'(elles) s'imposent librement”.

“Il n'y a pas de **droit contre le droit** ; et la souveraineté des (classes) est un principe essentiel du droit des gens (social)”.

“Un **Code** du droit des gens (social) est une **œuvre paradoxale**. Les (classes) ne peuvent y souscrire sans abdiquer leur souveraineté (légitime historique). Un tel code serait un grand contrat conclu entre les (classes) ; si elles y souscrivaient, elles contracteraient des engagements que la force des choses les contraindrait, tôt ou tard, à violer. Il y a un objet que les traités et les conventions ne peuvent atteindre : c'est la paix perpétuelle (des classes antagoniques). En dehors de leurs conclusions dans des conditions déterminées, ces traités aboutissent fatalement à l'hégémonie des (classes) les plus fortes sur les plus faibles. Quelques (idéologues de parti) ont pensé qu'en développant (la négociation permanente, la législation sociale et la cogestion), l'on se rapprochait indéfiniment de la paix (sociale) perpétuelle. Il est facile de démontrer que ces systèmes aboutissent à une contradiction”.

“Il y a une **relation constante** et nécessaire de l'état de paix (sociale) avec l'état de guerre (sociale). Les causes de la guerre (sociale) se forment et se développent pendant la paix (sociale). Entre l'état de paix, qui est la conciliation des intérêts, et l'état de guerre, qui est la lutte des forces, il y a un état intermédiaire qui est l'antagonisme des intérêts : la paix n'est qu'apparente, la guerre existe à l'état latent ; c'est alors que les causes de la guerre (sociale) se découvrent, et c'est là qu'il faut les rechercher”.

“**Toute affaire** où les (classes) jugent leurs intérêts engagés peut devenir entre elles une cause de guerre ; depuis la nécessité où croit être (une classe) de prévenir par une attaque le développement d'une puissance qu'elle considère comme menaçante pour sa sécurité, jusqu'à la nécessité où croit être (l'autre classe) d'accroître sa puissance et d'étendre (son ascendant)”.

“Le développement de l'éducation a multiplié les causes de conflit, (créé) un puissant instrument de propagation, provoqué des luttes que les progrès de la science rendent plus terribles. La science, en multipliant et en facilitant les communications, propage en même temps les haines qui divisent les hommes : leurs passions s'échauffent plus vite et éclatent avec plus de violence”.

“La guerre (sociale) est non seulement une conséquence de la paix (sociale) mais, dans l'état de la civilisation contemporaine, elle est **inévitabile**”.

“Le droit des gens (social) est une sorte d'entente tacite dans la **manière d'employer la force**”.

Orientation de la République Sociale Universelle

“C’est **quand les intérêts se forment**, qu’il est le plus facile de les concilier. C’est dans les oppositions d’intérêts qu’il faut deviner les conflits futurs et qu’il est le plus aisé de les prévenir. C’est quand les conflits se préparent qu’il est le moins difficile d’y donner une solution pacifique”.

2- La paix sociale

“Malgré tant de motifs de désordres que provoque (l’existence de classes antagoniques), des règles générales de conduite ont été posées. Ces règles ne prennent une valeur positive qu’autant qu’elles tiennent compte des conditions dans lesquelles les (classes) sont placées les unes par rapport aux autres. La première de ces règles, la plus générale, c’est qu’en temps de paix les (classes) **se doivent réciproquement les mêmes égards**. Ce n’est point là un principe abstrait, ce n’est que la définition d’un fait”.

“Les devoirs/droits, les intérêts respectifs des (hommes) et des (classes) **se rencontrent** souvent ; les (classes) se sont efforcées de les concilier : elles l’ont fait en vertu de leur souveraineté, et de là est résulté le droit des gens. Elles procèdent de ce fait que les (classes) sont souveraines, et elles reposent toutes sur le respect des obligations réciproques. Le principe du droit des gens en temps de paix est le respect des devoirs/droits, des intérêts respectifs”.

“Les droits que (les Partis, à la tête des classes) ont déduits du système de l’équilibre, de **la balance des forces**, se fondent sur une interprétation arbitraire des faits historiques, sur une conception fautive des rapports des (classes). Si ce système avait eu un fondement réel et si les (classes) en avaient fait le principe de leur politique, il n’aurait pas eu d’autre résultat que de condamner le monde à l’immobilité, ce qui est contraire à la nature des choses. Le système de l’équilibre ne changea rien aux faits. Les (classes) continuèrent d’agir d’après les pratiques anciennes : (elles) se firent la guerre par calcul ou par nécessité, et non en vertu d’un droit nouveau. Ce système ne peut être qu’une utopie nuisible (à la classe) faible et un sophisme favorable (à la classe) forte”.

“Les **traités** et conventions sont les engagements de (classe) par excellence. Ils expriment toujours un rapport de puissance. Tout traité est une expression des rapports qui existent au moment où il est conclu, entre les forces morales et matérielles des (classes) qui le concluent ; il ne signifie rien de plus. Et il ne vaut que par l’exactitude avec laquelle les négociateurs ont mesuré ce rapport et l’ont exprimé. Tous les traités ne gardent leur valeur qu’autant que subsistent les causes historiques qui les ont produits. (Chaque partie) est seule juge de la conduite à tenir. Elle exécute le devoir que lui impose le traité, dans la mesure que lui conseillent ses intérêts. Il ne s’ensuit pas qu’elle puisse violer les principes du droit des gens en temps de paix (sociale), se soustraire entièrement à l’exécution des clauses du traité. Le fait est qu’elle ne le peut point, et c’est parce qu’elle l’a compris (qu’en nombre de cas, les parties) ont cherché par une distinction subtile à signer un traité, sans garantir réellement l’exécution”.

“Les traités encore qu’ils soient qualifiés de perpétuels, s’affaiblissent, tombent et disparaissent. Les rapports étant changés, le traité a contre lui la force des choses, et sa

raison d'être disparaît. C'est en vain qu'on essaierait de le maintenir. Vouloir qu'il en soit autrement, c'est méconnaître les lois de l'histoire".

3- La guerre sociale

"La guerre (sociale) procède de la contradiction (antagonique) des **intérêts** respectifs (des classes)".

"Les causes de la guerre échappent à l'action et même le plus souvent aux calculs (des chefs de partis) ; elles disparaissent, renaissent, se transforment suivant le progrès ou la décadence des (périodes civilisées). Les traités en sont un effet, ils ne les détruisent pas".

"Il ne faut pas confondre la guerre (sociale) avec la **légitime défense** (sociale). La légitime défense (sociale) peut être un devoir pour (la classe) envers (ses membres) ; mais la légitime défense n'est pas un devoir (entre classes différentes). Il s'ensuit que la guerre (sociale) n'est pas un droit pour les (classes). Elle ne résulte d'aucune des obligations réciproques des (classes) les unes envers les autres. Elle éclate parce que les (classes) ne peuvent s'accorder sur les droits qu'elles s'attribuent (unilatéralement), et elle assure nécessairement le succès de la (classe) la plus forte. Dire qu'elle est un droit pour les (classes) équivaut à dire qu'il n'y a entre les (classes) d'autre droit que la force".

"Ce n'est que par un abus de mots qu'on a pu qualifier les guerres de **justes ou injustes**. Les guerres ne commencent que là où cesse toute notion de droit et de justice réciproques. L'histoire prouve que les (hommes et les classes) qui se sont combattus ont toujours eu, avant d'en arriver à la lutte armée, des torts les uns à l'égard des autres. La guerre (sociale) est l'acte politique par lequel les (classes), ne pouvant concilier ce qu'elles croient être leurs devoirs/droits, leurs intérêts, recourent à la lutte armée, et demandent à cette lutte de décider laquelle d'entre elle, étant la plus forte, pourra en raison de sa force imposer sa volonté (à l'autre)".

"La guerre n'a d'autre objet que d'établir **le droit du plus fort**, c'est-à-dire de contraindre (la classe) la plus faible à se soumettre aux prétentions du vainqueur".

"La guerre (sociale), n'a d'autre règle que **la nécessité**. Les coutumes de la guerre n'ont pas d'autre fondement. Et (la classe) qui fait la guerre est toujours juge souverain de l'objet, des nécessités et des coutumes de la guerre. Chaque (classe) en use selon sa puissance et ses intérêts. Elle est juge et partie à la fois. C'est selon le degré de civilisation et d'intelligence politique auquel elle est parvenue qu'elle juge ces faits et dirige sa conduite".

"Les nécessités de la guerre sont toujours (**antagoniques**), elles s'imposent sous une forme (diamétralement) opposée à (l'exploiteur et l'exploité)".

"Les coutumes de la guerre **prennent en compte** l'atmosphère qui sera engendrée au retour de la paix, les rancunes profondes et germes de guerres nouvelles (qui peuvent être répandus)".

"Constater que la guerre (sociale) est une œuvre **sanglante et barbare**, c'est définir le caractère même de la guerre (sociale). La guerre (sociale) arrête la civilisation et ramène les (hommes) au joug de la force et de la nécessité ; elle met en question l'existence des

Orientation de la République Sociale Universelle

(peuples). On n'arrive point à civiliser la guerre (sociale), l'existence des (hommes) s'y joue”.

“Les opérations de guerre se régleront d'une manière plus conforme à l'objet de la guerre. Ce n'est pas en codifiant les prétendues lois de la guerre (sociale) que les (classes) y parviendront, car la guerre est un fait et elle ne connaît pas d'autres lois que la nécessité. Le développement d'une civilisation commune est la condition de tout **progrès dans les coutumes de guerre**. C'est l'honneur (des chefs de Parti) de soutenir et d'encourager les (hommes) dans ce progrès. Aucun effort vers ce grand objet n'est indifférent ou inutile. Les (hommes) font leur droit des gens en temps de guerre selon leur état de civilisation”.

“Les abus et les excès sont à peu près inévitables dans la guerre (sociale). Il n'y a de ressource contre les excès que dans la guerre même, et cette ressource consiste uniquement à opposer la violence à la violence. C'est ce qu'on appelle les représailles. La (classe) qui manque aux coutumes de la guerre ou en abuse le fait à ses risques et périls : elle s'expose à voir ses adversaires agir de même à son égard. Les représailles sont souvent une nécessité pour l'adversaire. C'est dans la manière dont elles exercent les **représailles** que les (classes) découvrent leur puissance et leur faiblesse réelles. Dans les armées bien ordonnées, les chefs sont obligés de commander les représailles à des combattants qui ne les exécutent qu'à regret. Il n'y a qu'un moyen de les rendre inutiles : c'est de précipiter la fin de la guerre”.

“Il n'y a point de limites aux représailles, parce qu'il n'y a point de limites aux abus de la force. La dévastation, la destruction des édifices, la déclaration de ne point faire de quartier, l'incendie, le pillage, la prise d'otages, la mort sont des représailles. Les représailles qui sont motivées par une violation des coutumes de la guerre (sociale) aboutissent à la suppression des coutumes. La substitution de la guerre contre les individus à la guerre entre les (classes) en est la conséquence. Elles peuvent amener les (hommes) modernes à se traiter comme le faisaient les (hommes) antiques, qui massacraient les prisonniers, réduisaient les populations en esclavage et ravageaient les (propriétés) ennemies. À ce degré, il résulte des ébranlements profonds qui persistent bien longtemps après la guerre (sociale), des haines que le temps même n'efface pas toujours”.

“**L'ultimatum** est une proposition de guerre”.

“Les chefs (de parti des classes belligérantes) sont dans la nécessité de **se renseigner** le mieux possible sur les forces et les mouvements de (la classe) ennemie. Ils sont également dans la nécessité de réprimer énergiquement les efforts faits par (la classe) ennemie pour se renseigner. Le fait de l'espionnage suppose la clandestinité”.

“Les (classes) qui se font la guerre **ne peuvent détruire**, ni la souveraineté des (classes), ni la dépendance mutuelle des (hommes). Elles ne peuvent davantage supprimer la civilisation accomplie, les mœurs acquises, les notions intellectuelles développées par les (hommes)”.

“La force, dont la guerre (sociale) assure le triomphe, n'est **pas la force aveugle** des éléments de la nature. Dans la guerre (sociale), les forces aveugles de la nature sont mises au service de l'intelligence des hommes. Ce sont les (classes) qui luttent entre elles ; ces (classes) représentent les efforts accumulés de l'intelligence et de la moralité humaines. C'est à travers ces luttes que les (hommes) ont développé les éléments de la civilisation, ou les germes de décadence qu'ils portaient en eux-mêmes”.

Orientation de la République Sociale Universelle

“Les forces militaires (aux prises dans la guerre sociale) n’ont rien de commun avec les **pirates et les bandits**”.

“**Pour rester humaine**, la guerre (sociale) doit être savante, rapide, décisive. La coutume dans les opérations de guerre (sociale) consiste à diriger les opérations contre les forces organisées de la (classe) ennemie, et non contre ses membres non armés. Les (classes) doivent adoucir autant que possible pour les (hommes) les conséquences de la guerre. La coutume de la guerre (sociale) interdit les cruautés inutiles”.

“**Les armées**, qui sont l’honneur des (classes) pendant la guerre, deviennent les **vraies fondatrices et garantes de la paix** (sociale) ; la force dépouille son caractère brutal et insolent”.

4- Illusions

“**Tous les moyens de maintenir la paix** entre les (classes antagoniques) traités, entrevues de (chefs de partis), arbitrage, conférences et congrès, armement et désarmement, n’ont de valeur que celle qu’ils puisent dans l’intelligence des (chefs de partis) qui les mettent en pratique :

- S’ils croient la paix préférable à la guerre (sociale), le droit des gens (social) leur fournit tous les moyens de la maintenir ;

- S’ils jugent la guerre (sociale) nécessaire, se croient capables de l’entreprendre avec succès, aucune institution ne peut les empêcher de combattre. Dans ce cas, il n’y a qu’un recours contre la guerre : c’est la guerre elle-même”.

“L’utopie de la paix perpétuelle se résume en l’établissement d’un **Tribunal suprême**, formé de représentants des (Classes) souveraines, et destiné à régler tous les différents (sociaux). Cependant :

- Les coutumes du droit des gens (social) n’existent que parce que les (classes) les appliquent, et les (classes) ne les appliquent que parce qu’(elles) sont souveraines, c’est-à-dire libres de ne pas les appliquer. C’est pourquoi il est impossible de faire des coutumes du droit des gens (social) un Code qui serait expressément reconnu par les (classes) et formerait dans tous les cas leur loi commune : ce Code serait la négation de l’indépendance des (classes), et elles ne pourraient le reconnaître sans abdiquer leur souveraineté.

- D’autre part, en supposant ce tribunal constitué, pour que ses sentences eussent une sanction, il faudrait que les juges disposassent d’une force exécutoire. Cette force ne pourrait être constituée que par les (classes), et en la constituant, (elles) établiraient encore un pouvoir supérieur à leur pouvoir propre, ce qui est impossible sans abdiquer en tout ou en partie leur souveraineté”.

“Combien est chimérique la conception de ceux qui ont cherché dans les **Arbitrages** un moyen détourné d’introduire dans le droit des gens (social) le système de la paix perpétuelle. C’est méconnaître absolument le principe de l’arbitrage, que de vouloir en faire une institution permanente. L’arbitrage n’est possible que parce qu’il est un acte de souveraineté ; le rendre “obligatoire” pour les (classes), c’est lui enlever sa raison d’être et son efficacité. Il est impossible de forcer les (classes) à recourir à l’arbitrage lorsqu’elles ne

Orientation de la République Sociale Universelle

le veulent point : en ce cas la guerre éclaterait sur la question (même) de l'arbitrage ou sur le choix des arbitres. Les (classes) ne peuvent pas même s'engager d'avance à soumettre à l'arbitrage tous leurs différents, car il en est, et ce sont les plus graves, que l'arbitrage ne saurait trancher pacifiquement”.

“Les (dirigeants des classes) songèrent à faire des **Congrès** une institution destinée à prévenir et à régler tous les différents entre (classes). C'était revenir par une voie détournée à l'utopie de la paix perpétuelle. La guerre éclate parce que les (classes) se croient capables de soutenir leurs prétentions par la force. Lorsqu'(elles) sont décidées à entreprendre une guerre, qu'(elles) la jugent utile, opportune ou nécessaire, un congrès ne peut les obliger à y renoncer qu'en les menaçant d'une force supérieure à celle qu'elles possèdent. Si les (classes) cèdent devant cette menace, (elles) cèdent devant la force, et le droit que fait prévaloir le congrès est le droit du plus fort”.

“Après avoir prouvé la vanité ou le danger de tous les systèmes destinés à assurer la paix, les (classes) en sont revenues au vieil adage romain : vouloir la paix, c'est préparer la guerre. Le seul avantage du système de **la paix armée**, c'est de garantir les (classes) contre les surprises. Cet avantage est si évidemment incertain, les charges qu'il entraîne sont si accablantes, que l'on a cherché tous les moyens d'en affranchir les (hommes). De là le système du Désarmement. Ce système n'est point applicable. Le désarmement ne supprimerait point les causes de la guerre ; il retarderait simplement le passage de l'état de paix à l'état de guerre. Les (classes) étant moins préparées à la guerre, les guerres seraient plus longues et partant plus rudes ; et il faudrait en venir au (terrorisme)”.

5- La victoire

“Le droit des gens (social) n'est **pas un droit abstrait**, tiré de la raison pure, au moyen de déductions logiques. C'est un ensemble de règles qui reposent sur des faits réels et résultent des rapports nécessaires des (classes). Il ressort des mœurs, des traditions, de la culture intellectuelle, de la constitution sociale et politique, du régime économique des (hommes). Le droit des gens (social) qu'une (classe) pratique à l'égard de l'autre (classe) équivaut toujours à (la discipline organisationnelle) qu'elle pratique à l'égard d'elle-même. (La conduite respective des classes et leur mode de discipline interne) trouvent, l'un et l'autre, une sanction supérieure qui leur est commune, dans la grandeur ou la décadence des (classes), dont ils résument à la fois les causes et les effets. Plus une (classe) est rapprochée de la barbarie, plus la force qui la soumet doit être barbare”.

“Dans le droit des gens (social) tout acte emporte ses conséquences inévitables. Ces conséquences en sont **la sanction**”.

“Il n'y a entre les belligérants (sociaux) d'autre lien que **l'honneur** ; briser ce lien constitue une félonie. Le respect de la parole donnée est le seul moyen qui reste aux belligérants (sociaux) pour entrer en relation et constater ensemble que le droit du plus fort est établi. L'honneur, qui est le ressort des armées (sociales), fait la loi des belligérants pendant la guerre et prépare entre eux le retour à la paix (sociale). Lorsque les commandants des troupes manifestent le désir d'entrer en relation, ils déclarent par là-

Orientation de la République Sociale Universelle

même, qu'ils veulent se placer sous la loi de l'honneur, et avant qu'il y ait parole donnée, cette loi protège les parlementaires, qui s'annoncent par un drapeau blanc. Méconnaître ce signe, c'est indiquer que le retour à la paix (sociale) paraît impossible et que la guerre doit prendre un caractère d'extermination”.

“Les (individus) contractent envers (la classe) des obligations proportionnées aux services qu'ils en reçoivent, et **l'assimilation (sociale)** s'opère dans la proportion même où se contractent ces obligations. (La classe victorieuse) n'acquiert donc de droits véritables que sur les personnes qu'elle assimile et pour lesquelles la (victoire) devient un bienfait. Si (la domination conquise) est telle que (son empire) ne puisse se fonder, le vainqueur n'a d'autre moyen que la force pour conserver les résultats acquis par la force. Il en use et, loin d'assimiler les (personnes renversées de leur position dominante), il les irrite et les exaspère. L'effort auquel il est contraint pour conserver sa (domination) fatigue à la longue ses propres (éléments) ; ils se plaignent, s'agitent, et la (victoire) non seulement ne fonde pas un droit nouveau, mais ébranle les droits anciens de la (classe). Pour remédier à cela, (la classe) se lance dans de nouvelles entreprises, et cherche dans des (aventures) nouvelles un remède aux difficultés qui l'embarrassent. Elle répand ainsi ses forces et les dissipe ; elle s'affaiblit en même temps qu'elle augmente le nombre de mécontents ; elle prépare la révolte (dans ses rangs) en même temps qu'elle provoque (le soulèvement réactionnaire des classes déchues). La ruine de (la classe) est toujours la conséquence des (dominations) abusives”.

“Le vainqueur (peut) rendre **hommage au courage** déployé par les troupes du vaincu. (Alors), il leur accorde les honneurs de la guerre, c'est-à-dire le droit de défiler devant le vainqueur enseignes déployées, avec armes et bagages, et de se rendre où bon leur semble”.

“La guerre (sociale), pour la consolation des hommes, mérite la gloire dont elle est entourée”.

“La guerre (sociale) restera toujours la consécration suprême du progrès des uns et de la décadence des autres”.

Montesquieu :

“Le droit des gens (social) est naturellement fondé sur ce principe, que les diverses (classes) doivent se faire dans la paix le plus de bien, et dans la guerre le moins de mal qu'il est possible, sans nuire à leurs véritables intérêts. L'objet de la guerre (sociale), c'est la victoire (de la classe avancée) ; celui de la victoire, la conquête (de la direction sociale) ; celui de la conquête (du pouvoir), la conservation (de la domination conquise). De ce principe doivent dériver toutes les lois qui forment le droit des gens (social)”.

LE MODE DE PENSÉE MARXISTE

Les marxistes ne sont rien en dehors de ce “rien” qui constitue leur mode de pensée, lequel prend la double forme suivante : la Méthode Critique et la Conception Historique qui lui est homogène. Méthode Critique signifie absence réelle de préjugé, ce qui gangrène la vieille logique étriquée de l'identité, et l'absorption de cette dernière dans la logique de la contradiction. Conception Historique signifie cesser de faire violence à la réalité, ce qui gangrène la vieille conception étriquée de l'être, et l'absorption de cette dernière dans la conception selon les rapports.

Le mode de pensée critico-historique des marxistes est le seul, en définitive, que puisse tolérer l'humanité actuelle, qui a été pétrie par le rationalisme déiste durant les trois siècles des Temps Modernes, et sur lequel toutes les formes décadentes contemporaines ne pourront jamais revenir. C'est aussi le seul mode de pensée qui puisse faire face aux problèmes aigus que l'humanité actuelle rencontre dans tous les domaines. C'est pourquoi, si on comprend vraiment toute la portée du marxisme, ce mode de pensée est réellement ce qui peut faire de nous “le sel de la terre et la lumière du monde” (Matth. 5) dans les conditions présentes, apporter les Prophètes que notre époque réclame.

Pratiquement, n'avoir aucun préjugé et n'être éduqué que par l'histoire, cela signifie quoi ? Utilisons le détour d'un exemple. Depuis Charlemagne, l'époque de l'“école palatine” d'Alcuin, il y eut adjonction du “filioque” au credo chrétien, c'est-à-dire le dogme de la procession (ou spiration) du Saint Esprit, relativement à l'idée de Trinité. Ceci fut établi au concile d'Aix-la-Chapelle, en 809. Bien plus tard, surgit la Réforme, qui proclama le “libre examen des Écritures” et le “Salut par la Foi seule”. Ceci peut être daté des 95 Thèses placardées par Luther en 1517, en réaction contre le trafic des Indulgences. Alors, en effet, le dominicain Tetzl se faisait courtier en chef du pape Léon X, promettant à travers l'Allemagne que, contre argent, “*les portes de l'enfer seront fermées et celles du paradis ouvertes*”, que “*à peine le florin tinte-t-il au fond de la sébile, que l'âme bondit du purgatoire jusqu'au ciel*”. Que tirer de cet exemple ?

Premièrement, depuis le 9^{ème} siècle, cela n'a plus de sens, en théorie, d'être Orthodoxe, et l'église grecque se trouve disqualifiée par l'église latine. De même, depuis le 16^{ème} siècle, en théorie, cela n'a plus de sens d'être catholique, et le papisme se trouve à son tour supplanté par l'évangélisme. Globalement d'ailleurs, le fait fut indiscutablement confirmé par l'histoire.

Deuxièmement, s'en tenir à cette seule conclusion, que doit admettre tout esprit vraiment désintéressé, et qui a l'exigence vraie de s'instruire par l'histoire, ce n'est encore que parcourir la plus petite moitié du chemin, la plus facile, que réclame le mode de pensée critico-historique. Pourquoi ? Tout simplement parce que l'histoire ne se déroule pas comme dans un livre, et elle n'a pas pour principal intérêt de fournir l'occasion d'écrire des livres. Disons où les choses “coincement” :

Orientation de la République Sociale Universelle

• Primo, les intéressés par notre problème, aux 9^{ème} et 16^{ème} siècles, n'y voyaient pas clair du tout ; et ils n'ont pas alors choisi leur camp en se laissant simplement "convaincre" intellectuellement, mais seulement à travers des empoignades très prolongées, désordonnées et tout ce qu'il y a de plus "physiques".

• Secundo, dans des circonstances concrètes déterminées, on a d'énormes surprises. Ainsi, dans l'Allemagne hitlérienne, alors que catholiques et protestants étaient ensemble, théoriquement, depuis longtemps "périmés", il y avait foule de gens attachés aux églises et aux temples portant encore ces noms. Plus encore, les catholiques, que l'on peut juger beaucoup plus "arriérés", historiquement, que les protestants, eurent néanmoins une attitude nettement moins indigne vis-à-vis du régime en place. Ce mystère s'éclaire surtout par le fait que le caractère supranational de l'église romaine rendait ses prélats et fidèles plus réticents que les protestants, envers le "christianisme positif" proposé par Rosenberg au sein d'une "Église nationale allemande", réservée aux "chrétiens allemands".

• Tertio, et c'est là le grand problème, il existe encore aujourd'hui, malgré la "sanction" théorique de l'histoire, des masses de gens qui se disent catholiques et protestants. Pourquoi ? Est-ce qu'on résout, en quoi que ce soit, le problème en se contentant de déclamer que ces gens-là sont "dépassés" ? Que faire avec cette histoire qui meurt et qui dure ?

Lénine a dit : "Quand l'ancienne société meurt, on ne peut pas clouer son cadavre dans un cercueil et l'enfermer dans un tombeau. Ce cadavre se décompose au milieu de nous, il pourrit et nous contamine nous-mêmes" (juin 1918). Cette perspective, qui nous semble trop étroite, nous met cependant sur la voie.

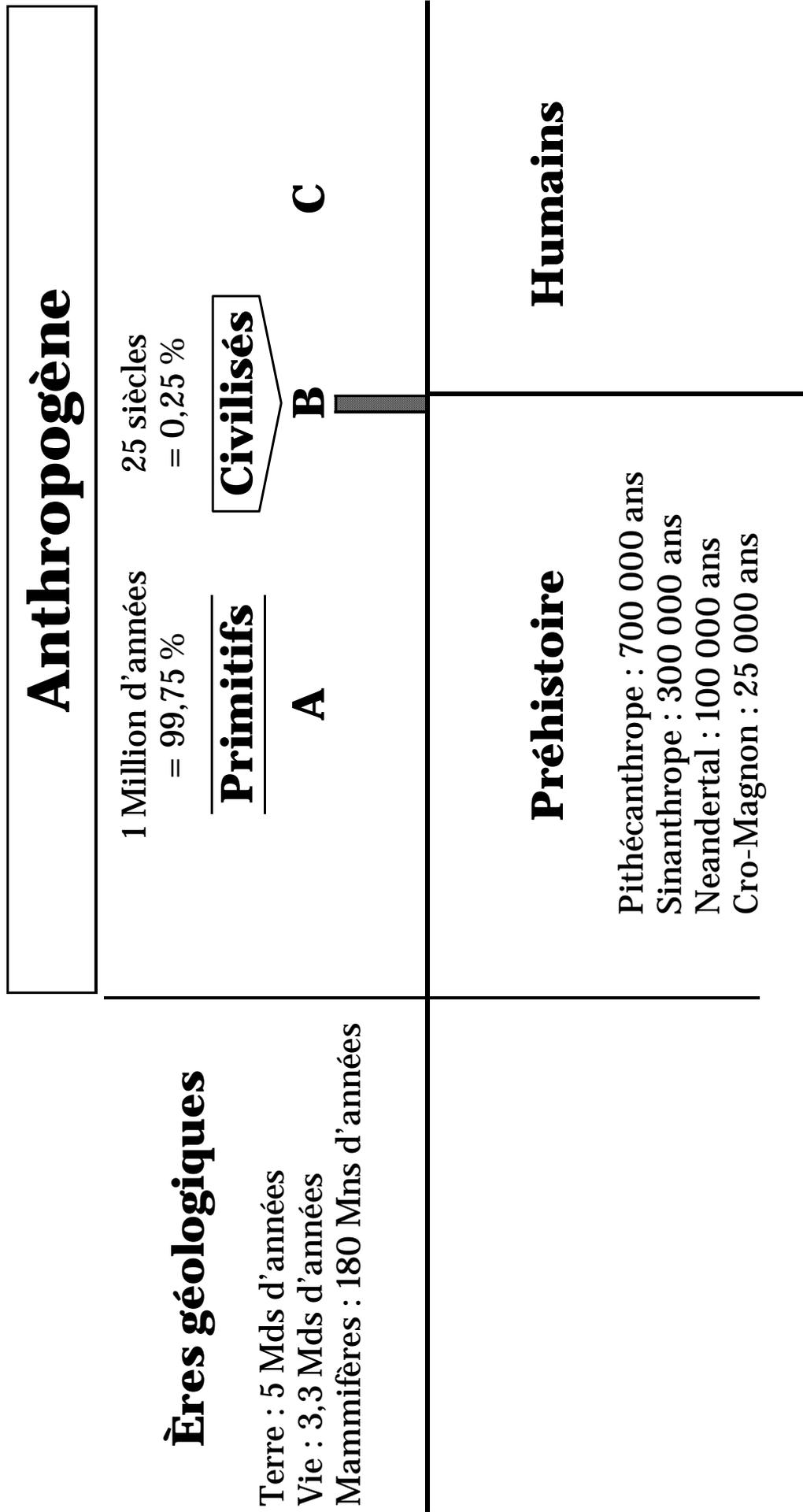
En fait, une forme de pensée n'est "entièrement" périmée, disparaît, comme le culte de Jupiter par exemple, que lorsque le passé cesse de "résister" ; et quand il "expire" réellement, passe "de vie à trépas", c'est alors en fait que, paradoxalement, il trouve sa consécration "absolue". Si le passé résiste, c'est pour la seule raison que son côté "impérissable" n'a pas été totalement digéré par la forme qui prétend lui succéder. Et si cette assimilation n'est pas achevée, c'est que le nouveau, n'ayant pas encore pu et voulu reconnaître "absolument" l'ancien, n'est encore lui-même que relativement "supérieur".

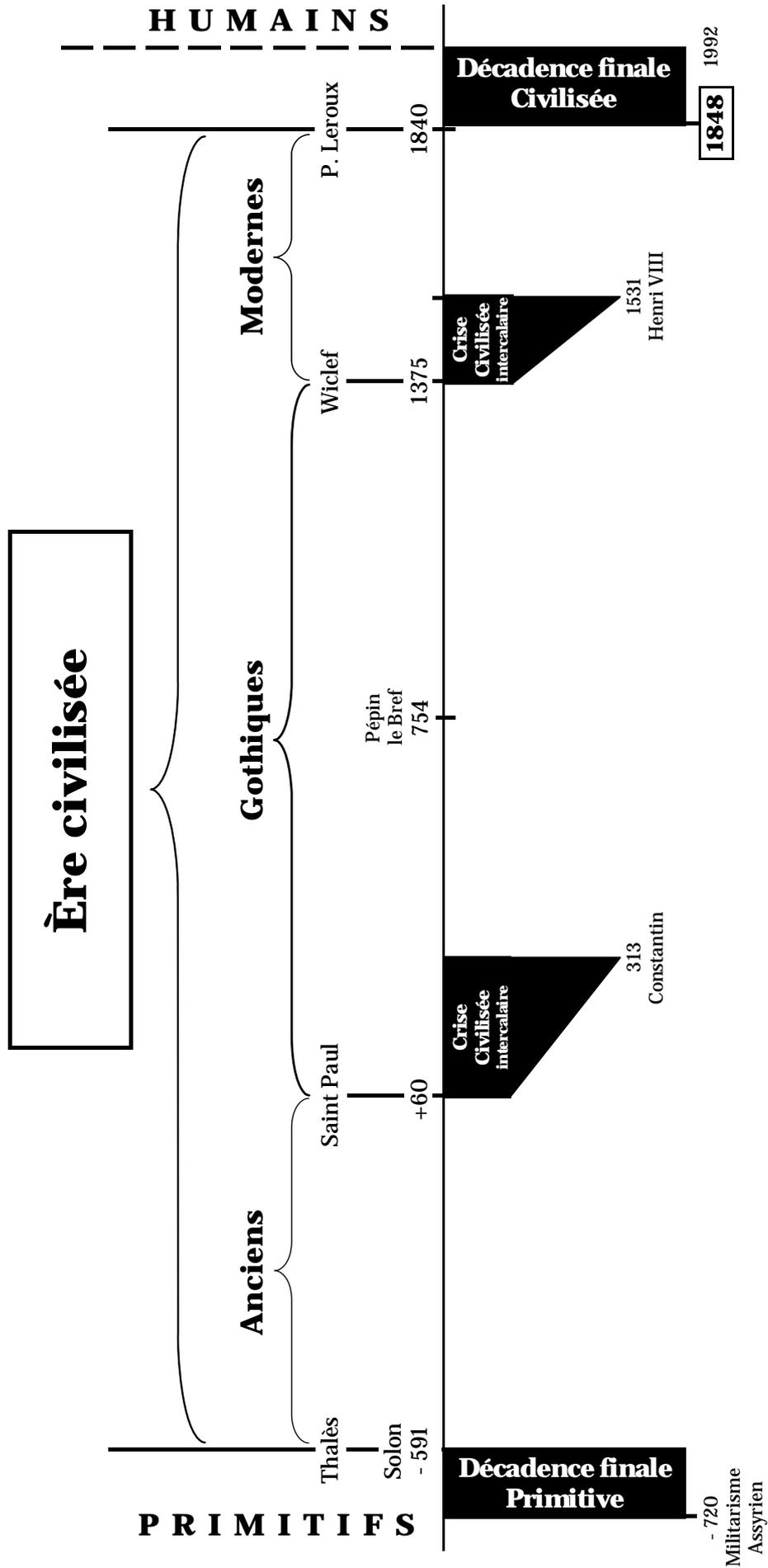
En conséquence, notre mode de pensée critico-historique, s'il veut réellement s'affirmer comme tel, ne peut se proposer de "faire" des marxistes, au sens d'"embrigader" des convertis, en rameutant des "défroqués" de l'ancien mode de pensée "philosophique". Une telle démarche, "à l'ancienne" en fait, serait même complètement contradictoire avec le point de vue critico-historique et ce qu'il prétend apporter.

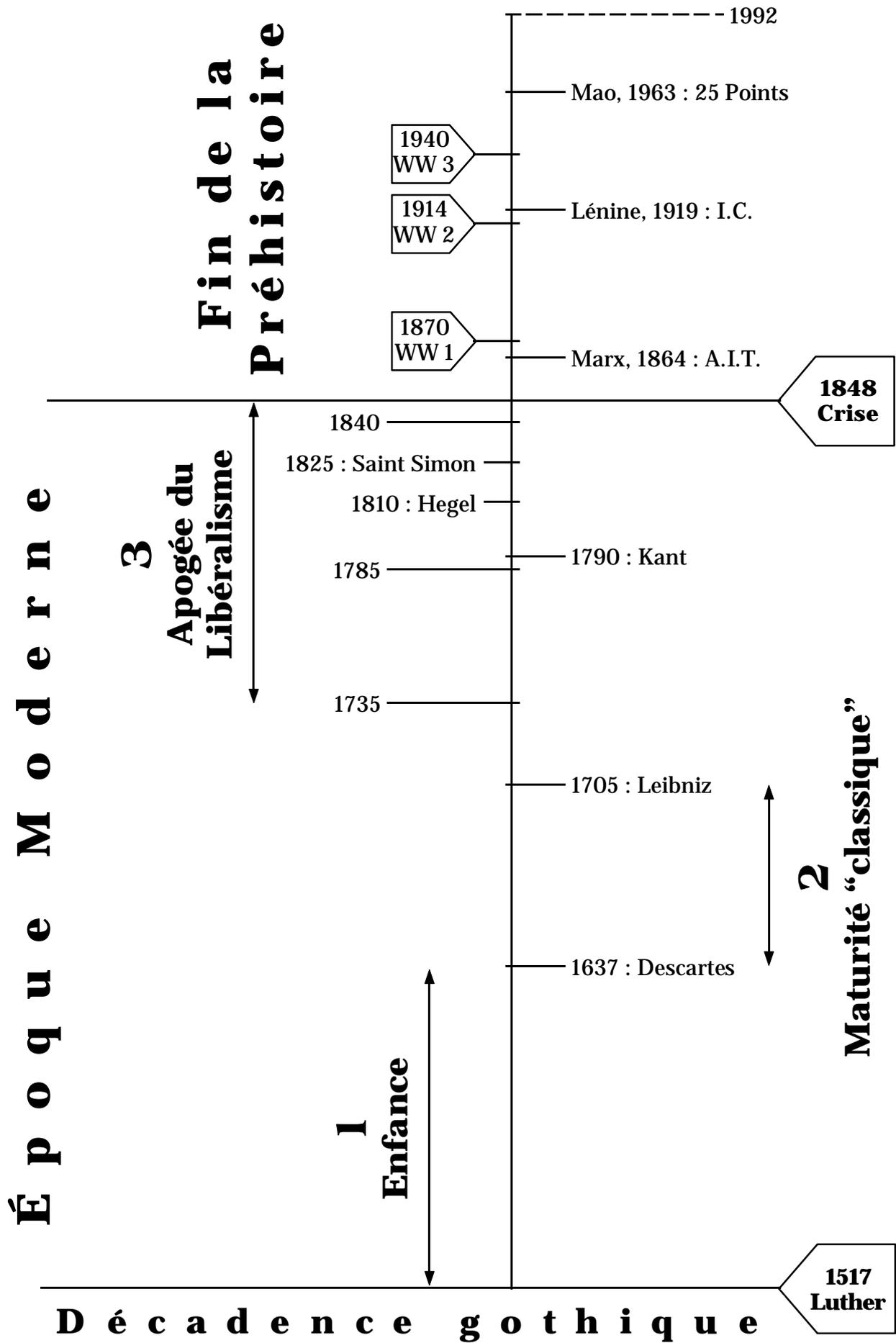
Avant tout, le marxisme a besoin de "se faire" lui-même. Et quand "tout le monde" sera marxiste, le marxisme lui aussi disparaîtra, au moins comme nous le connaissons. Tant que le marxisme est utile, il se consacre essentiellement à encourager chacun à être avant tout entièrement ce qu'il est, que ce soit catholique, animiste, "athée" ou n'importe quoi. Être "entièrement" ce qu'on est, cela consiste à éliminer de l'ancien ce qui est périssable pour que soit pleinement mis en valeur ce qui est impérissable. C'est trier dans notre héritage ce qui est préhistorique et ce qui est révolutionnaire, distinguer ce qui est décadent et ce qui est civilisé. Et c'est ainsi que les marxistes, en se portant volontaires en première ligne pour participer à ce travail d'"affinage", sous les feux violents des luttes terre-à-terre, peuvent espérer donner un contenu réel au mode de pensée critico-

Orientation de la République Sociale Universelle

historique. C'est seulement ainsi que le marxisme peut compter se forger lui-même, en se nourrissant de toutes les vraies richesses du passé, qu'il lui faut découvrir en les voyant soumises à l'épreuve des problèmes présents. Finalement, en même temps que le processus d'épanouissement du mode de pensée marxiste doit accompagner le dépérissement du fétichisme préhistorique, c'est l'"abolition" du marxisme tel que nous l'entendons aujourd'hui qui se développe, c'est-à-dire le marxisme avec le côté "négatif" qui lui est aujourd'hui nécessairement inhérent.







TABLE

I- LE TRAVAIL CIVILISÉ.....	5
1- La Nature.....	5
2- La Société.....	6
3- Les Individus.....	9
II- LE TRAVAIL COMMUNISTE.....	11
1- La Nature.....	14
2- La Société.....	14
Argent/État.....	15
Science/Religion.....	16
3- Les Individus.....	21

Annexes

- Les Droit des Gens Social.....	23
- Le Mode de Pensée Marxiste.....	31